

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

- P/1 Religion
- P/2 Histoire
- P/3 Théorie de l'histoire
- P/4 Structure de l'histoire générale
- P/5 La science de l'histoire des religions
- P/6 Concepts premiers en histoire des religions
- P/7 Dieu
- P/8 L'univers, l'homme et Dieu
- P/9 La conscience
- P/10 Connaissance et amour
- P/11 Transcendants, Transcendance, Transcendant
- P/12 Foi, Espérance, Charité
- P/13 Saint, Sacré, Profane
- P/14 Prophétie, Sacerdoce, Royauté
- P/15 Définition du symbole
- P/16 Symboles fondamentaux
- P/17 Niveaux du symbolisme
- P/18 Développement des symboles
- P/19 Théologie chrétienne du symbole
- P/20 Nature, Art, Religion
- P/21 Règles
- P/22 Rites
- P/23 Récits
- P/24 La Magie
- P/25 Théorie du sacrifice
- P/26 Le Totémisme
- P/27 Le Mana
- P/28 Représentations de l'être et présence à l'être
- P/29 Logiques
- P/30 Esprit, Temps, Espace
- P/31 Rencontre des religions
- P/32 Esprits
- P/33 Expérience spirituelle et religion
- P/34 Religion
- P/35 Structure de l'histoire mondiale
- P/36 Essence et existence de la religion
- P/37 Mythe et Mythologie
- P/38 État - École - Écumène
- P/39 La religion et les religions

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 1. RELIGION

#### 1.1 La religion

Considérée abstraitement, la religion peut être définie comme un ensemble plus ou moins cohérent de croyances, de rites et de pratiques (symbolismes tertiaire, secondaire, primaire), ordonné à relier les hommes les uns aux autres et, dans l'acception ordinaire du terme, à des êtres surnaturels, défunts, esprits, Dieu. La religion et la morale ouvertes (sur toute l'humanité et tout le réel) se déploient à la fois sur le plan de la charité et sur celui de la justice : la justice est la charité instituée, fruit d'actes créateurs et condition de nouvelles créations de charité. Quant à la charité, elle est le dernier terme de la structure de l'esprit (C-V-A<sup>1</sup>), qui est récurrence et qui se transcende constamment elle-même en de nouvelles institutions dont la limite n'est autre que l'achèvement de la communauté des esprits. Dès lors, concrètement prise, la religion est la totalité potentielle des formes de vie liante génétiquement et dialectiquement ordonnées.

#### 1.2 La religiosité

La religion concrète est l'œuvre de l'esprit, le fait des personnes religieuses qui se lient elles-mêmes à l'être et qui travaillent à relier les êtres. La religiosité d'une personne peut être définie par l'équilibre qu'elle instaure entre les différents éléments constitutifs de la religion, et par la fréquence et la qualité des actes religieux (liants) qu'elle pose. L'histoire est le résultat cumulatif des liaisons établies par ces actes religieux créateurs dont les effets passent dans la culture et dans la civilisation. Tous les hommes qui ne sont pas les premiers hommes naissent dans un monde constitué par un nombre infini d'alliances et d'obligations, qui sont la contrepartie des avantages procurés par l'accumulation des biens au cours de l'histoire : celui qui ne contribue pas de quelque manière à accroître l'efficacité spirituelle de ces liens et qui se contente de profiter des biens, est un homme irrégulier, sa vie se définit par négation, par privation.

#### 1.3 Les religions

Les religions particulières doivent être définies en référence, premièrement, à leur situation dans l'Histoire générale de la religion, qui est aussi celle de l'humanité; deuxièmement, au contexte chaque fois contemporain, - local, continental ou mondial; troisièmement, à l'équilibre qu'elles instituent entre d'une part, les fonctions religieuses de prophète, de prêtre et de roi, d'autre part, entre les niveaux primaire, secondaire et tertiaire du symbolisme; quatrièmement, à leur aptitude à intensifier la religiosité authentique de ceux qui y adhèrent et de ceux qui y sont éduqués.

Ainsi, il y a des « religions » de base : la volonté de lier la conscience au verbe et à l'amour et d'être esprit, la volonté de lier l'esprit au corps et à autrui, le consentement à l'altérité et aux liaisons qu'elle entraîne, c'est-à-dire le couple et la famille. C'est pour assurer ces liens fondamentaux qu'existent les religions qui comportent des institutions expressément « religieuses » : car, quand ces liens existent, la liberté vraie est promue et l'œuvre de la libération des libertés pour constituer la communauté des esprits progresse. Mais les « religions religieuses » sont nécessaires pour maintenir et promouvoir la liberté dans les sociétés évoluées où le grand nombre des liaisons et la masse des biens de civilisation menacent toujours d'aliéner les esprits. Notons enfin que la religion elle-même peut déchoir dans le « sacré », l'intouchable, le conservatisme à outrance, et servir de superstructure justificatrice à des possédants égoïstes. Quand la charité ne produit plus de liens nouveaux, alors se lèvent les prophètes, qui sont la conscience des groupes humains, afin que du verbe d'amour émane de nouveau la créativité et le mouvement d'alliance.

---

<sup>1</sup> C-V-A : Conscience - Verbe - Amour

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 2. HISTOIRE

#### 2.1 Le mot

Le mot français vient du grec *his-to-ria*, nom d'action du verbe qui signifie cherche, qui est lui-même un dénominateur de *his-tôr*, celui qui fait savoir (*wid-tôr*), le témoin. Anciennement, le savoir qui importait était le savoir sacré : cf. le Vêda (racine *vid-* de grec *voida* et latin *video*), la science des Dru-ides. Il a pour objet les fondements et les modèles, et aussi les principes qui commandent l'interprétation des signes. Les Grecs ont fait du *histôr* le témoin à un procès : c'est celui qui fait connaître les faits originels par delà les interprétations des intéressés; et Hérodote a conçu son entreprise comme une historia ou recherche des témoignages susceptibles d'être versés au dossier et devant le tribunal de l'histoire. Mais la recherche peut aussi porter sur la comparaison des animaux, leur classification, leur mise en ordre soit systématique soit génétique : ainsi s'explique le titre d'un livre d'Aristote : Histoire (Recherche) des animaux. L'objet de l'histoire a donc été successivement l'histoire sainte, l'histoire humaine, l'histoire naturelle. L'homme s'est d'abord situé par rapport aux Puissances révélatrices des modèles divins, ensuite par rapport à un passé proprement humain conditionnant le présent, enfin par rapport au devenir cosmique où il apparaît comme un animal raisonnable.

#### 2.2 L'idée

Histoire peut s'entendre du côté de l'objet comme séquence d'événements ayant un sens, et du côté du sujet comme moyen de connaître objectivement de telles séquences : les Allemands distinguent *Geschichte* et *Historie*. La connaissance du passé a semblé aux Occidentaux particulièrement objective quand elle est vérifiable par d'autres que ceux qui ont vécu les événements : on oppose l'histoire « scientifique » aux récits qualifiés de légendaires des Primitifs qui, n'ayant pas d'écriture, sont relégués dans la « pré-histoire ». Mais la conscience de son devenir fait partie intégrante de la nature humaine collectivement prise, il faut donc dire que les « Préhistoriques » avaient une conscience historique. Il est vrai que, constitués en petites unités stables, ils n'avaient besoin de retenir de leur proche passé que ce qui éclairait leur proche avenir, mais ils saisissaient intelligiblement cette partie en la référant à une totalité en formation qui lui donnait un sens et une direction. Il y a une Idée qui préside au développement de la nature humaine, et cette Idée était présente dès le début de l'histoire : depuis toujours les hommes font l'histoire en sachant qu'ils la font, par le fait même de leur vie qui est une recherche du sens, une enquête et une critique des témoignages. Notre histoire positive n'est pas plus critique que l'histoire des Primitifs : elle l'est autrement, à proportion de ce que demande une société plus complexe.

#### 2.3 La chose

La réalité de l'histoire est un mystère, qui devient un mythe quand les hommes prétendent la connaître et la faire par eux-mêmes. Les agents de l'histoire sont des esprits libres, soit humains, - et alors défunts, vivants ou à venir, - soit surhumains, - démons, anges et Dieu, - et nous n'avons pas le moyen de connaître réellement les jeux de la liberté. Et notre liberté est conditionnée par tout ce qui, dans l'être, existe avant nous et dont la réalité est faite d'une infinité de séries divergentes pratiquement impossibles à explorer adéquatement. Encore : cette histoire se fait par récupération du passé, activité présente, anticipation du futur, mais ces instances du temps échappent à nos prises et elles n'ont de prise sur nous que dans la mesure où, dans le présent, nous consentons à l'anticipation volitive de la totalité de l'Idée et au souvenir pieux et pénitent des étapes de sa réalisation. C'est en nous sachant et nous voulant solidaires, et en collaborant à la connaissance de ce qui arrive, est arrivé et arrivera, que nous contribuons réellement au progrès de l'histoire.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 3. THÉORIE DE L'HISTOIRE

#### 3.1 Histoire naturelle

Au commencement existait un tout indifférencié et ses parties possibles. L'infiniment petit et l'infiniment grand, la matière et le cosmos, la syntropie et l'entropie resteront de bout en bout corrélatifs. Les particules se définissent en fonction du champ total de l'univers, l'hydrogène en fonction des galaxies, les atomes en fonction des étoiles, les molécules en fonction des planètes. -† Dans un système planétaire au moins et sur la base des édifices moléculaires, la vie apparut ensuite. Cela a dû commencer dans l'atmosphère alors traversée de rayons ultra-violet : des macromolécules autoreproductrices se sont formées, puis des bactéries, et enfin, dans les eaux chaudes des océans primitifs la cellule a commencé son aventure; plus tard, les cellules se sont agglomérées en organismes spécifiques où le germe et le soma se sont distingués afin d'assurer la permanence de l'espèce. - La vie végétale exubérante de la mer a rendu possible l'émergence du psychisme animal, lequel s'est complexifié de plus en plus à mesure que la base nerveuse, réflexe, cérébro-spinale, corticale, s'est elle-même perfectionnée. Et les animaux ont conquis toute la biosphère. En bref, l'histoire naturelle se divise en trois : matérialisation de l'énergie, vitalisation de la matière, psychisation de la vie, ou en d'autres termes, cosmogénèse et hylogénèse, géogénèse et biogénèse, écogénèse et psychogénèse.

#### 3.2 Histoire humaine

L'humanité a bourgeonné sur un rameau avancé de la psychogénèse, comme une espèce destinée à s'enrouler phylétiquement sur elle-même pour réaliser son idée. L'histoire est le déploiement de virtualités données en creux au départ : le développement s'origine à un état indifférencié et tend, par la différenciation et la spécialisation, à l'intégration totale des individus et groupes qui peu à peu concourent à composer et à réaliser l'Idée. Celle-ci est celle d'un immense agrégat qui s'organise sur les solides assises de l'histoire naturelle, accumule progressivement les sédimentations de la culture proprement humaine, et tend vers la pointe d'une pyramide qui, par la pensée et l'amour, intégrerait en quelque sorte tout l'univers et achèverait la cosmogénèse. On peut appeler préclassique, classique et postclassique les grandes époques de ce développement de l'espèce humaine, qui est nature, raison et esprit.

#### 3.3 Histoire sainte

Beaucoup voudraient arrêter ici la recherche de l'intelligibilité de l'histoire : il y a peut-être dans l'univers des centaines d'espèces pensantes, et notre espèce n'est peut-être pas au sommet de la pyramide ! Mais l'humanité ne s'est jamais résolue au non-sens, et elle a toujours pensé que la totalité de l'histoire était intelligible pour Quelqu'Un. Aujourd'hui encore, en des parties peut-être privilégiées d'elle-même, elle continue à adhérer à quelques grandes images dynamiques qui soutiennent sa marche en avant. Il est sans doute bienfaisant à l'humanité qu'il y en ait qui croient : premièrement, à l'idée d'un principe, d'un centre et d'un terme absolu de l'histoire; deuxièmement, à une structure tripartite du centre, allant des Païens, aux Juifs et aux Chrétiens; troisièmement, à la saisie d'une plénitude des temps judaïques, où le passé se résume dans l'Ancien Testament, le présent dans la vie de Jésus, l'avenir dans la vie de l'Église primitive, l'une et l'autre consignées dans le Nouveau Testament; quatrièmement, à l'assurance que Jésus, clé de l'histoire, est non seulement l'archétype et le télétype de l'esprit humain (C-V-A), mais encore le symbole de la réalité transhistorique du Père, du Fils et de l'Esprit.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 4. STRUCTURE DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE

#### 4.1 Essence de l'homme

L'homme est un animal, et donc un être de la nature; un animal raisonnable, et donc un être voué au développement rationnel, à la culture et à l'histoire; une raison capable de la totalité et s'auto-déterminant vers elle, et donc un être spirituel libre. Sans être dupe des mots qui risquent de chosifier des relations, on a pu nommer de diverses façons les trois composantes de ce schème ternaire : nature, raison, esprit; ordres du corps, de l'esprit, de la charité ou du cœur; civilisation, culture, religion; sphères esthétique, éthique, religieuse.

#### 4.2 Essence de l'humanité

L'humanité, étant composée d'hommes, se développe à l'instar des êtres qui la constituent. On doit donc attendre, c'est-à-dire comprendre rétrospectivement, que le développement de l'humanité épouse les rythmes et les formes de ce qu'exige la manifestation progressive des virtualités qui sont immanentes dans l'Idée d'Homme. Or ce qui apparaît de l'homme, c'est d'abord son appartenance à la nature, puis sa participation à la culture, enfin son autonomie, sa liberté, sa fidélité créatrice. L'humanité devrait donc apparaître d'abord comme dépendante de la nature qui lui impose un destin et des conditions de vie et de développement, puis de plus en plus comme dépendante d'elle-même en tant qu'elle devient capable d'assumer sa propre histoire, enfin comme dépendante des libertés libérant les énergies du monde et de l'humanité et ayant besoin elles-mêmes d'être libérées parfaitement. Effectivement, on peut estimer, avec Karl Jasper, que l'humanisme des Classiques anciens (indiens et iraniens, bouddhistes, chinois, grecs, latins, hébreux) constitue la plaque-tournante ou période axiale de l'histoire. On peut donc l'appeler l'Époque Classique. Ce qui précède peut dès lors recevoir le nom d'Époque Préclassique, et ce qui suit le nom d'Époque Postclassique. Les limites exactes de l'Époque Classique ne sont pas faciles à définir avec exactitude, et elles sont en fait variables selon les régions, mais on peut dire approximativement qu'elle couvre le millénaire qui précède l'ère chrétienne; le terminus a quo pourrait être reculé jusque vers ~1200 ou rapproché des environs de ~750; le terminus *ad quem* peut être tantôt situé vers ~200 tantôt reporté jusqu'assez avant dans le millénaire qui suit le Christ. Durant cette époque, un peu partout sur le pourtour méridional de l'Eurasie, s'est fait le passage d'une pensée et d'une action caractérisées par le Mythe à une pensée et à une action déterminées par le Logos.

#### 4.3 Représentations

Les hommes font l'humanité au moyen des représentations qu'ils se donnent de leur totalité anticipée. Durant l'Époque Préclassique, la représentation de l'être était évidemment celle du divin : c'est l'Âge des Dieux de J. B. Vico et de C. Dawson. Disons que la représentation était théomorphique. L'Époque Classique, qui est celle de l'humanisme, s'est représenté l'être comme culminant en l'homme, mesure de toutes choses : l'anthropomorphisme la caractérise. L'Époque Postclassique est polymorphe et polyvalente, mais il semble clair que ce ne sont plus les êtres divins ni même l'homme qui occupent l'avant-scène de la représentation spontanée de l'être. Ce qui apparaît réel en premier lieu, c'est le monde matériel avec ses étendues et ses durées incommensurables où l'histoire humaine n'occupe qu'une place dérisoire, et où les idées des hommes sur le divin, jadis absolues, tendent un peu partout à être relativisées. Disons que la représentation moderne de l'être est cosmomorphique. L'humanité semble être une espèce qui cherche Dieu tantôt à travers des images «divines», tantôt à travers des images humaines, tantôt à travers des images cosmiques. Les médiations diffèrent, la visée doit être identique.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 5. LA SCIENCE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS

#### 5.1 Niveau positif

La science opère à trois niveaux : positif, philosophique, théologique. Au premier niveau, elle poursuit l'intelligibilité immanente des données. Celles-ci appartiennent aux différents ordres de la nature, de l'homme et de l'esprit. L'esprit est la liberté créatrice, et il est connu par ses œuvres : d'art, de rêve, de justice, d'amour. Parmi ces œuvres, il y a celles qu'on appelle religieuses. La religion est un ensemble plus ou moins cohérent de récits, de rites et de règles (R-R-R). Cet ensemble peut être simplement vécu et existentiellement pensé ou bien être observé du dehors et soumis à l'investigation scientifique. La science des religions est une science positive et une science de l'esprit. Avec l'aide de la critique littéraire et artistique, de la psychologie des profondeurs, de la sociologie de la connaissance, de l'ethnologie, de l'histoire de la pensée et de la culture, elle s'occupe à décrire et à expliquer de plus en plus rigoureusement les systèmes et les séquences de récits, de rites et de règles.

#### 5.2 Niveau philosophique

Au niveau philosophique, la science poursuit l'intelligibilité immanente de l'univers proportionné à notre expérience. Elle procède en trois étapes : épistémologique, métaphysique, éthique. La philosophie de la religion travaille donc : premièrement, à établir critiquement les fondements de la connaissance et de l'action symboliques, ainsi que les conditions de rationalité de l'assentiment aux symboles et aux témoignages; deuxièmement, à définir la structure heuristique intégrale de la totalité de l'histoire religieuse de l'humanité; troisièmement, à revendiquer pour l'homme une liberté essentielle et à dégager les implications de sa condition présente où la liberté est concrètement entravée.

#### 5.3 Niveau théologique

La science théologique poursuit l'intelligibilité transcendante de la même histoire totale. Cette intelligibilité, prenant la suite de l'effort philosophique est successivement générale, spéciale et théologique. La théologie de la religion traite en premier lieu de la vérité des affirmations transcendantes sur ce que peut être Dieu et, s'il s'avère que son existence peut être affirmée, sur ce que peut être son dessein sur le monde et sur l'homme; en second lieu, devant le problème spécial et l'impasse dans laquelle se trouve l'humanité qui désire être libre et se sait moralement impuissante à s'accomplir, elle traite de la structure générale des solutions possibles; enfin, dans le penseur déjà mû par la brûlure prévenante de la charité théologique, elle observe, recense, analyse, interprète les signes et les témoignages indiquant quelle solution est offerte qui éclaire rétrospectivement le sens de toute l'histoire et proleptiquement celui de son dépassement dans un au-delà de l'histoire.

#### 5.4 Structure de ce cours

Ce cours d'Histoire des Religions relève : au plan des leçons prises une à une, de la science positive telle que l'entendent les phénoménologues, les anthropologues et les philologues; au plan de l'ensemble des leçons, d'une philosophie de l'histoire qui embrasse la totalité de l'histoire humaine génétiquement et dialectiquement ordonnée; au plan de l'ensemble du savoir, d'une pédagogie qui cherche à disposer les étudiants à entretenir une attitude à la fois de respect et d'exigence envers toutes les traditions et une volonté de collaborer au progrès des sciences soit profanes soit religieuses, et des sciences religieuses soit confessionnelles soit non-confessionnelles.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 6 CONCEPTS PREMIERS EN HISTOIRE DES RELIGIONS

#### 6.1 Le problème

Pour décrire et surtout pour expliquer la réalité de la vie religieuse, l'Histoire des Religions a besoin d'un outillage conceptuel précis. Comme c'est une science jeune, ses initiateurs ont été forcés de tenter des approximations où, malgré leur projet d'objectivité, l'état actuel de la recherche discerne la projection de leur subjectivité. Par exemple, on emploie des couples d'opposés comme ceux-ci : Primitifs-Civilisés, Mythe-Logos, Prélogique-Logique, qui laissent entendre comme accordés bien des postulats discutables : les Primitifs sont des sous-hommes, des hommes-singes, ils n'ont pas de logique, il n'y a pas de logique dans la pensée mythique, la logique est univoque, c'est quand on démythise qu'on atteint la logique, les Civilisés scientifiques seuls sont logiques et ils n'ont pas de mythes. Ces confusions sont le fruit de ce qu'il y a de mythique dans la science moderne. On dira la même chose des couples : magie-religion, sacré-profane, science-foi. Il est donc nécessaire de préciser les concepts de base.

#### 6.2 Essai de solution

Après et avec beaucoup d'autres, nous proposerons les distinctions suivantes. Il y a trois couples d'opposés fondamentaux : le mythe et le mystère, le sacré et la magie, l'observance et la transgression; la logique n'évacue pas le mystère, la science n'élimine pas le sacré, la relativité des morales n'enlève rien à la nécessité qu'il y ait des observances. Les couples d'opposés délimitent trois domaines qu'on peut nommer les trois R : le récit, le rite, la règle; le récit peut être mythique ou mystérieux, le rite peut être sacré ou magique, la règle peut être observée ou transgressée. Ces trois domaines sont hiérarchisés comme l'acte, le geste et la parole : l'acte est régi par la règle, le geste par le rite, la parole par le récit; la parole émane du geste et le geste de l'acte, mais la parole peut induire le geste et expliciter son sens, le geste peut induire l'acte et favoriser sa conformité à la règle. La hiérarchie implique que l'acte, le geste et la parole ont quelque chose de commun, qu'on appellera symbole : il y a donc le symbole actuel, le symbole gestuel, le symbole vocal. Chacun est familier avec les deux derniers, on est moins habitué à considérer l'acte comme symbolique : mais en fait, lui aussi est une image dynamique qui oriente le sujet vers la totalité de l'être, vers l'inconnu pourtant connu, il est donc un symbole. Enfin, on peut appeler religion l'ensemble des relations génétiques et dialectiques qui relient les couples d'opposés les uns aux autres et les domaines les uns avec les autres. Soit donc le tableau :

			mystère	
	parole	récit	mythe	
Symbole	geste	rite	sacré magie	religion
	acte	règle	observance transgression	

#### 6.3 Triades fondamentales

Ce système de concepts de base relève proprement de l'Histoire des Religions. Mais il en suppose d'autres qu'il nous faut développer aussi dans les chapitres qui suivent, parce que la religion est œuvre de l'esprit et qu'on ne peut comprendre la religion si l'on ne se donne pas une idée précise de ce que l'esprit est. Ces autres concepts, d'origine philosophique et théologique, se présentent comme des triades :

conscience - verbe - amour (C-V-A)  
un - vrai - bon (U-V-B)  
saint - sacré - profane (S-S-P)  
prophétie - sacerdoce - royauté (P-S-R)  
foi - espérance - charité (F-E-C)  
Père - Fils - Esprit (P-F-E)

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 7. DIEU

#### 7.1 Structures heuristiques modernes

Dans le prolongement des attitudes déiste, agnostique ou athée du 18<sup>e</sup> siècle, et des méthodes dites inductives, l'Histoire des Religions a d'abord posé un point de départ fétichiste et magique et un développement progressif en direction du polythéisme, puis du monothéisme, enfin de l'athéisme. Bien des fois modifiée par la suite, l'hypothèse a été finalement renversée par A. Lang et W. Schmidt qui mettent au départ un monothéisme et au point d'arrivée la magie : l'histoire de la religion n'est pas celle d'un progrès mais d'une décadence. Ainsi de plus en plus pratiquée par des croyants, l'Histoire des Religions s'est avisée que la théologie et la mythologie sont en relation étroite avec le culte où se trouve le lieu et le milieu de la croyance en Dieu et en son intervention dans l'histoire. Enfin, avec des pensées comme celles de Blondel et de Bergson, on s'est rendu compte que le culte lui-même est enraciné dans l'action, la morale, l'engagement, que l'esprit aussi est un point de départ, que la foi est une option fondamentale, et que le théisme et l'athéisme sont des constantes de l'histoire et non point des caractéristiques respectivement primitive et moderne. Ce dernier point de vue est à tout le moins aussi légitime que les précédents et peut être adopté pour interpréter les faits établis et décrits par l'Histoire des Religions comme science positive.

#### 7.2 Problématique

Il faut comprendre les difficultés de la science positive moderne de l'Histoire des Religions. C'est qu'elle a hérité à ses débuts d'une problématique théologique et philosophique trop étroite. Depuis Aristote, le problème de Dieu se posait surtout à partir de l'observation de la nature et des sciences naturelles, à peu près sans référence à l'histoire, à la tradition, à la culture, et encore moins à l'expérience spirituelle personnelle. Dieu était un concept comme les autres, moins vérifiable que les autres, et le registre préconceptuel où son affirmation est radiquée n'était à peu près pas exploré. Aussi, quand il s'est avéré que la Physique n'avait pas besoin de la Métaphysique pour rendre raison de son objet, l'agnosticisme kantien et l'athéisme positiviste ont triomphé. Mais un nouvel objet s'offrait alors à la recherche : comment expliquer la croyance en Dieu chez ceux qui y croient ? On la comprit d'abord à partir de l'incroyance postulée comme seule position rationnelle mais le progrès de la recherche fit découvrir la rationalité au moins subjective de la foi : les fonctionnalistes et les phénoménologues ont donc recommencé à comprendre avant de juger (péjorativement). Il s'agit aujourd'hui de dépasser la phénoménologie et le fonctionnalisme : si l'on consent à partir de la totalité de l'histoire et de son fondement permanent, et non point de l'empirisme, la tâche ne paraît pas au-dessus de nos forces.

#### 7.3 Histoire préclassique des noms de Dieu

L'esprit connaît l'intelligible et vise l'infini de l'être. Originellement, cette visée pouvait n'être pas distinguable du dynamisme de la coexistence des esprits et de leur agir, et ensuite des images sacralisantes par lesquelles chacun exprimait et évoquait les expériences personnelles de la sainteté qui le réconciliaient avec la vie : souvent ces images avaient pour noyau le souvenir des défunts bien-aimés ou quelque phénomène naturel auquel l'attention aimait s'appuyer : pierre, arbre, source, ciel, animal. Peu à peu un symbole commun a été retenu, au moins lors des fêtes officielles d'un groupe plus vaste : l'Ancêtre, l'Animal gardien, le Ciel. Mais on ne voyait pas de contradiction à privilégier un symbole unique lors des cérémonies publiques et à laisser chacun privilégier un symbole qui lui convenait. Le problème de la pluralité des noms de Dieu a dû se poser surtout à la fin de la Préhistoire quand se sont constitués les empires : car alors, les symboles du groupe dominant s'imposaient à une masse qui en privilégiait d'autres. La religion et la politique entraient en conflit ou en tout cas en rapport dialectique.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 8. L'UNIVERS, L'HOMME ET DIEU

#### 8.1 Univers

Le monde se présente d'emblée comme une totalité, un englobant, dont la voûte céleste offre l'une des images les plus spontanées et les plus universelles. Chaque objet est vu comme une partie de cet ensemble cohérent, participant à sa configuration et compris par sa position dans l'espace entier des choses visibles, ordre qui sollicite la pensée. D'autre part, chaque chose se présente aussi comme une petite totalité, figure et facteur de la grande. Ce que l'intelligence spontanée saisit globalement, la science peut l'exprimer avec rigueur : dans le processus de reproduction, la cellule initiale n'est point la première d'une série additive, mais la totalité indifférenciée dont les multiplications internes par divisions successives sont des «reproductions», des images se conformant au code qui est contenu dans le noyau, dans les molécules d'acide désoxyribonucléique (ADN). Il en est ainsi du monde même : c'est une totalité indifférenciée tout d'abord se différenciant par dilatation de l'espace et condensations locales d'énergie-matière : au cours du processus, chaque partie - et chaque synthèse de parties déjà constituées comme des tous entiers, - est une image de l'Univers, un signe efficace contribuant à opérer la réalisation de l'Idée, de l'Organisme.

#### 8.2 Homme

L'homme se connaît par opposition, comme un connaisseur de cette totalité en devenir, inquiet de son principe, de sa raison d'être, de sa fin. Et il se connaît comme totalité lui-même, quantitativement limité mais qualitativement infinie par sa capacité d'interroger sur le tout. Il se perçoit comme plus grand que le monde. L'Univers alors se révèle comme cosmos, *mundus*, c'est-à-dire comme parure, vêtement d'un Homme transcendant et totalisant, Surhomme, Géant cosmique, Archétype se manifestant dans tous ses atours. L'homme-individu se connaît comme étant une image de Celui-là, impatiente des limites. La loi de développement de l'individu et de l'espèce est celle d'une conformité toujours plus exigeante au Modèle, et d'une série de «reproductions» de ses traits caractéristiques, dont les structures, horizontalement considérées, sont homologues, mais dont les relations verticales sont analogues - produits de re-cueillement, c'est-à-dire de cueillette, de lecture, d'expression, d'exigence logique (logos) en ordre ascendant (ana-).

#### 8.3 Dieu

Or Celui-là est ce qu'on appelle Dieu. Il est posé comme principe et fin, alpha et oméga de la totalité universelle et de la totalité humaine, comme profondeur abyssale de connaissance de tout ce qui est et de tout ce qui advient dans le monde, dans l'humanité et dans l'homme, comme Maître et Seigneur, Bienfaisant et Sauveur. En langage heideggerien, il est le *Sein* (Être), créateur du *Seiendes* (Étant) et protecteur du *Dasein* (Être-là, être-homme, ou mieux, le Là-de-l'Être) : si la Totalité divine peut se manifester totalement au sein de la Totalité cosmique, ce sera quelque part dans la Totalité humaine. Car, pour rendre la totalité intelligible, la science part du monde, la philosophie part de l'homme, l'ontothéologie part de Dieu. Entre l'intelligibilité totalement intelligente de Dieu, et l'intelligibilité non-intelligente de la matière, il y a l'homme. Entre la foi théologique et la foi scientifique, il y a la volonté et le processus de collaboration par lequel l'humanité s'achemine vers toujours plus de savoir logiquement constitué et constituant. Mais il y a plusieurs logiques. Il doit y avoir un Cœur de toute Logique, un Logos, une Puissance suprême de Cueillette en qui la Totalité de l'Univers acquiert la capacité de se recueillir et d'être cueillie au sein de la Totalité absolue.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 9. LA CONSCIENCE

#### 9.1 Le mot

Con-science est un nom abstrait dérivé d'un participe latin, qui n'est lui-même que la traduction du grec *sun-aidésis*. Celui-ci est également un abstrait et il dérive aussi d'un participe, qui a ceci de particulier qu'il est un pluriel : les *suneidotes* sont les conjurés, les complices, ceux qui sont plusieurs à savoir, à détenir un secret relatif à un certain projet. Le nom désigne donc d'abord la participation à un savoir qui emporte avec lui une obligation morale commune et solidaire. Il y a, par conséquent, une certaine antériorité du projet et du groupe sur l'individu. Le mot en vint à signifier la conscience morale personnelle, puis la conscience intellectuelle et la conscience empirique. Les modernes ont fini par l'attribuer aux animaux et même par définir la conscience humaine en fonction de l'inconscient biologique : la conscience devient l'accompagnement culturel d'un processus naturel intelligible et dès lors intelligent.

#### 9.2 Dynamisme

Un être parfait se repose dans la possession et la fruition de son essence connue et aimée. Un être imparfait tend vers sa perfection par le mouvement. L'appétit est chez un être imparfait le mouvement consécutif à une forme soit immanente et naturelle comme la gravitation et le mouvement universel de centro-complexité, soit appréhendée par les sens ou l'intelligence. L'appétit intellectuel est une puissance qui s'actualise en une succession d'actes dont l'être est le terme : car cet appétit est sans limite ni restriction, il a pour objet l'univers, tout ce qui, donné, peut être pensé et connu, tout ce qui est intelligible et rationnel. L'intelligence en acte connaît l'être et le tout pour ainsi dire en creux : la notion d'être lui est immanente et pratiquement identique au désir; l'intelligence est une présence à soi et au plus intime que soi, qui est l'être. L'intellect a deux aspects, il est intellect agent et patient, il peut faire ou devenir toutes choses. La notion d'être, cependant, n'est pas un concept, elle est préconceptuelle et antéprédicative, elle appartient à l'ordre du vécu, de la pensée pensante et non de la pensée pensée. Mais comme tout être est de l'être, il arrive constamment que l'intellect s'émerveille et s'interroge, extasié devant un fragment où le tout se manifeste comme en une miniature, où le tout est impliqué et demande à être expliqué.

#### 9.3 Structures

Cette pulsion fondamentale peut être refoulée par d'autres pulsions ou désirs, ceux-là précisément auxquels l'être imparfait et désirant, qui est une conscience-au-monde, est aussi astreint par nature et par condition. C'est ce qui fait que la conscience est diversement structurée et intentionnalisée. Elle est structurée, car ses actes se suivent selon un certain ordre; elle est intentionnalisée, car les premiers actes de la série récurrente sont tendus vers les suivants et vers tout le réel; elle est diversement structurée, parce qu'elle est nécessitée à chercher l'être à travers les formes variées d'êtres qui viennent à la rencontre de ses besoins.

Elle peut être bio-psychiquement structurée par exemple, quand le sujet éprouve la faim, pense à la nourriture et se met à sa recherche; psycho-esthétiquement, quand le sujet, disposant d'un surplus d'énergie, l'emploie à exercer une activité pour le plaisir même qu'elle procure; psycho-intellectuellement, quand le sujet cherche à connaître la vérité et la valeur; intellectivo-volontairement, quand il prend une décision et s'occupe à l'exécuter.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 10. CONNAISSANCE ET AMOUR

#### 10.1 Conscience empirique

Sur le fond d'une présence préconceptuelle à soi et à l'être, la conscience empirique est une simple intentionnalité à des états et à des sentiments, à des images et à des données objectives. C'est le niveau expérientiel, existentiel, celui de l'extraversion spontanée, de la « conversion » aux phantasmes, du concret, du registre où l'interrogation n'a pas encore surgi, ou la vérité n'est encore qu'ontique où l'être s'offre comme là ou ici, hier ou maintenant, contingent et impensé. C'est ce dont il faudra abstraire l'intelligible, cela où l'intellect sait qu'il n'y a rien à comprendre et abandonne comme non pertinent tout le résidu empirique de l'individualité, du continu, du lieu et du temps.

#### 10.2 Conscience intellectuelle et rationnelle

La conscience intellectuelle prolonge la conscience empirique, et elle commence par l'étonnement, l'émerveillement, l'interrogation. Devant les données multiples et dispersées de la conscience empirique, elle cherche à comprendre, et le désir de connaître travaille en sous-œuvre à choisir les bonnes images et à éliminer les mauvaises. Quand l'unité est établie dans le préconscient, au niveau de ce que certains appellent les espèces impresses, l'intellect, à qui les principes de l'être sont toujours présent, saisit une unité intelligible, un mode possible d'être, une essence abstraite. Il exprime alors le verbe intérieur incomplexe de la définition, de l'hypothèse, de l'essence, de l'esquisse. Le verbe extérieur du langage peut alors détailler en mots le réseau de relations qui constitue la forme intelligible.

La conscience rationnelle a son point de départ au point d'arrivée de la conscience intellectuelle. Car elle interroge sur la forme intelligible : est-ce bien ainsi ? l'hypothèse colle-t-elle à la réalité ? est-elle conforme aux données de l'expérience ? Elle réfléchit donc, compare, fait des essais, vérifie, puis vient un moment où il ne se pose plus de questions pertinentes, on arrive à une évidence intellectuelle, à un inconditionné : les conditions normalement prévisibles ont été envisagées, et l'intelligence réflexe se saisit comme capable d'affirmer ou de nier la conformité ou la non conformité de l'essence à la chose. Elle exprime alors son intuition dans un jugement, lequel peut être vrai ou faux, conforme ou non conforme à la réalité.

#### 10.3 Conscience morale

La conscience intellectuelle-rationnelle à la recherche de la vérité se repose dans la possession de son objet, dès là qu'elle l'atteint; c'est le terme de son mouvement, et elle peut contempler la vérité, la considérer à loisir. Mais si elle est à la recherche du bien, la conscience intellectuelle-rationnelle ne peut se reposer dans le jugement de valeur auquel elle aboutit. La rationalité exige que le sujet soit conséquent avec lui-même, qui connaît la valeur comme un plus-être dont la réalisation dépend pour une part de sa décision. Le refus ou le retard à prendre la décision ou à l'exécuter est irrationnel, et la conscience manque à déployer toutes ses dimensions. Si elle le fait, un dynamisme (d'amour) s'exerce dans le sujet et sous-tend les actes par lesquels celui-ci coopère au progrès de l'univers.

#### 10.4 Formule de l'esprit

Bien que toutes ces formes soient conscientes, on peut caractériser la première par ce mot : c'est la conscience-expérience. La conscience intellectuelle-rationnelle peut être caractérisée par le ou les verbes intérieurs qui en émanent. La conscience morale peut être caractérisée par son acte fondamental, l'amour. On a donc la triade Conscience-Verbe-Amour (C-V-A), qui est la formule de l'esprit, de la personne maîtresse de ses opérations naturelles.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 11. TRANSCENDANTAUX, TRANSCENDANCE, TRANSCENDANT

#### 11.1 Transcendants

On appelle transcendants les concepts d'unité, de vérité, de bonté, (U-V-B). Ce sont des attributs de l'être et de tout être, ils transcendent toutes les catégories de genre ou d'espèce, car de toute chose on peut dire qu'elle est une, vraie et bonne. L'unité est la qualité de ce qui est indivis en soi et divisé ou distinct de tout le reste; en langage moderne, on pourrait dire que c'est le corrélat objectif de la *gestalt* perceptuelle des psychologues, laquelle, se définit comme un équilibre dynamique de rapports constituant un objet dans son unité interne et la détachant sur un fond. La vérité est la conformité de l'intelligence à l'être, c'est-à-dire l'adéquation entre les réalités existantes; la vérité est donc une médiation normative par laquelle peu à peu l'intellect humain tend à connaître objectivement le réel, en corrigeant ses erreurs et en ajustant ses moyens de connaissance. La bonté est l'objet de l'appétit, du désir spirituel, le terme vers lequel tend pour s'y reposer tout le dynamisme de l'esprit; tout l'univers et chaque chose sont foncièrement bons, mais d'une bonté en voie de réalisation à partir d'états de moindre bonté que vulgairement on appelle souvent des maux.

#### 11.2 Transcendance

L'homme, et l'esprit en général, se définit par une exigence, celle de l'être, c'est-à-dire de la totalité : rien ne peut le satisfaire et apaiser son désir sinon le tout. L'Homme est un être pour qui il est dans son être question de son être même, disent les existentialistes. L'homme s'interroge sur l'être, et la transcendance est le mouvement même de l'interrogation de l'esprit qui opère en lui. La question surgit au sein d'une conscience d'unité, qui est en fait une pluralité interne qui fait problème, elle pousse à la connaissance de la vérité dans le jugement et à la réalisation de la bonté dans l'action. La transcendance est donc le mouvement intentionnel qui relie entre elles les trois instances de l'esprit : conscience, verbe, et amour. Mais l'esprit est incarné, et l'un se présente à lui sous les espèces de la beauté ou de l'exigence de beauté, comme quelque chose qui fascine ou effraie, qui provoque l'admiration ou l'étonnement. La beauté est la splendeur de l'ordre, la manifestation splendide d'une pluralité unifiée : et quand les choses ne sont pas assez belles, l'esprit incarné travaille à les embellir par l'art, en quoi consiste proprement le concours que l'homme apporte à la création de l'univers et à sa consommation.

#### 11.3 Transcendant

Le mouvement de transcendance par les transcendants tend au Transcendant. Celui-ci est l'extrémité postulée d'une ligne d'univers qui se prolonge dans l'infini comme une asymptote. Quant à savoir si l'extrémité existe, c'est, parmi les hommes, un sujet de controverse. Il semble que ceux-là répondent affirmativement à la question de son existence, qui s'appliquent à vivre l'auto-transcendance de l'esprit, qui ne s'arrêtent pas à l'unité et à la beauté telles qu'elles sont données, ni à la vérité telle qu'elle est conceptuellement transmise, ni à la justice dans laquelle la charité passée s'est instituée. Le Beau, le Vrai et le Bien sont des médiations, ils peuvent être des écrans. L'Art, la Science, la Politique peuvent aussi bien inhiber l'esprit que l'aider à s'exhiber. Mais le Transcendant, pour ceux qui en admettent l'existence, est cela même qui fait qu'il y a transcendance en l'esprit humain et des transcendants qui ont toujours eux-mêmes besoin d'être transcendés. Ainsi, le Transcendant précède, enveloppe et achève le mouvement qui emporte l'univers vers sa perfection.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 12. FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ

##### 12.1 Composantes du dynamisme spirituel

L'amour est le dynamisme qui entraîne tous les êtres à participer à l'être en devenir, à l'histoire cosmique qui poursuit la réalisation de son intelligibilité immanente par le jeu complexe des relations qui rapprochent peu à peu les êtres qui composent l'univers. C'est pourquoi tous les êtres, excepté peut-être l'homme, aiment naturellement Dieu plus qu'eux-mêmes. La charité est ce même dynamisme quand il s'exerce en un esprit libre, conscient de ses limites, de sa capacité de fermeture et de la possibilité de consentir à l'amour, à ce dynamisme même qui le précède et qui l'incite à dépasser tout système particulier de relations et à s'ouvrir à la totalité des relations possibles. L'espérance est l'anticipation de l'achèvement de cette totalité, la constante victoire sur le découragement qui se nourrit des échecs répétés et de la roue des médiations multiples, récurrentes et aliénantes, la confiance que la totalité immanente de l'univers doit être elle-même traversée par une médiation qui l'ouvre à la transcendance absolue. La foi est l'adhésion accordée à la tradition sacrée tout au long de laquelle la vérité sur la bonté foncière de l'univers s'est exprimée, ajustée, enrichie jusqu'au point où elle se propose et s'impose à chacun par le truchement de croyants, eux-mêmes convaincus, espérants et aimants.

##### 12.2 Variations dans les composantes

Au début de l'humanité, la charité était en principe ouverte sur toute l'humanité, tout le cosmos et même toute réalité transcossmique, mais elle était vécue et à peine réfléchie, déguisée en nature, instituée dans le couple et la famille, et l'hospitalité devait déjà être la règle, mais une règle rendue difficile par les âpretés de l'existence. Comme la conscience du temps était peu développée, qu'il n'y avait pas assez de passé pour donner de la consistance à un avenir anticipable, l'espérance avait peu d'espace où s'exercer de façon expresse. Et comme il n'y avait pas de tradition, la foi n'avait pas de contenu conceptuel défini. Mais la foi était déjà, au moins chez certains et de temps à autre, une réponse du sujet tout entier à un univers qui s'offrait tout entier à travers chaque fragment comme la Parole qui rendait toute chose pensable et soluble pour l'esprit. L'espérance chez l'adulte responsable d'une famille s'exerçait au cœur même du réseau de relations intrafamiliales, où les enfants étaient perçus et voulus comme destinés à se détacher des parents pour s'attacher à d'autres et faire en sorte que la vie continue. La charité opérait à travers ces consentements, ces ouvertures, dont la dernière était la mort, le passage au réellement réel.

##### 12.3 Croyances particulières

Mais les groupes humains sont multiples et opposés, la charité est entravée par la multiplicité des justices et des morales, l'espérance par le retard imposé à l'accomplissement, la foi par la diversité des traditions. L'humanité évoluée, distancée de la nature, surchargée de culture et de la connaissance de sa propre pluralité interne, ne peut plus être naïve de la même façon que naguère : elle doit retrouver la naïveté au-delà de la critique des traditions. Mais le relativisme menace-t-il l'homme moderne plus que celui des premiers temps ? Peut-être pas, pour peu qu'on se rappelle combien facilement, chez les Primitifs, les fils peuvent abandonner les symboles de leurs parents et renoncer à observer leur tabous. Le vrai problème est celui de l'humanité évoluée où ces abandons ont l'air de se généraliser sans que rien ne les remplace. Les chrétiens pensent répondre à peu près ceci : il est donné à des privilégiés rayonnants d'adhérer pour le bien de toute l'humanité aux symboles déterminés par lesquels la structure même du dynamisme de l'esprit absolu se manifeste dans le monde, c'est-à-dire le Père, le Fils et l'Esprit, auxquels ceux-là cherchent à se conformer expressément par la foi, l'espérance et la charité, désormais vertus non seulement théologiques mais chrétiennes.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 13. SAINT, SACRÉ, PROFANE

##### 13.1 Problème

Nous appréhendons le réel au moyen de catégories, et notre appréhension vaut ce que valent nos catégories. Or, les positivistes rationalistes du 19<sup>e</sup> et d'une partie du 20<sup>e</sup> siècle prenaient pour accord qu'il n'y a que du profane, que les choses sont naturellement séculières et que le sacré est une illusion. Les positivistes actuels, phénoménologues, savent mieux que ce qui apparaît à certains comme une illusion est quelque chose d'au moins subjectivement positif, que les peuples qui croient devoir entretenir cette « illusion » sont objectivement positifs, et que la catégorie de profane n'est pas assez positive pour comprendre cette positivité. Depuis Otto, on admet la catégorie du sacré et l'on distingue couramment le sacré et le profane. Mais le progrès de la réflexion invite à compléter cette dualité statique et logique par une triade psychologique et dynamique. Car le sacré, qui fonde le profane, est lui-même fondé. Pour donner un nom à cette nouvelle catégorie, on peut substantiver un autre adjectif : appelons donc le saint la catégorie qui est à l'origine du sacré. L'ambiguïté du genre, masculin ou neutre, loin de desservir notre dessein de clarification, la favorise plutôt.

##### 13.2 Les mots

Les mots sont latins. Profane vient de *pro*, à l'écart de, et de *fanum*, emplacement sacré. C'est un adjectif qualifiant un objet qui a été sacré lors de son oblation au sanctuaire et que le prêtre a ensuite déségré pour que les offrants puissent en faire usage en dehors du temple. Pour les Vieux Latins, par conséquent, les choses ne sont pas naturellement profanes, elles le deviennent culturellement. Avant d'être profanes, ou bien elles ne sont pas humainement qualifiées, ou bien elles sont sacrées. Le sacré ne se définit pas en fonction d'un profane qui serait logiquement antérieur, c'est le profane qui se définit en fonction d'un sacré psychologiquement fondateur. - L'étymologie du mot sacré est plus difficile, mais les emplois sont clairs : est sacré tout ce qui est intouchable, inviolable, tout ce qu'on ne peut toucher sans être souillé ou sans souiller. Comme ce ne sont pas les mêmes choses que les différentes cultures consacrent, il faut conclure que le sacré n'est pas naturel mais culturel. - Mais le sacré lui-même est fondé, et la forme fondante ou fondatrice est ici appelée le saint. Saint vient de *sanctus*, participe de *sancio*, qui est le verbe correspondant à *sacer*, et qui veut donc dire rendre sacré, établir comme une loi inviolable, *sanct*-ionner. Mais dans le vocabulaire des langues occidentales, le mot latin s'est enrichi des valences religieuses du grec *hagios* et de l'hébreu *qodesh*, qui impliquent davantage une référence au «tout autre» (R. Otto), qui se manifeste comme à la fois terrible et fascinant.

##### 13.3 Dynamisme religieux

La sainteté est objet d'expérience, le sacré objet de détermination intellectuelle, le profane objet de volition spirituelle. Le monde est à la fois un écran et un miroir, il voile et dévoile sa propre totalité selon que ses parties sont vues comme objet possible d'une somme terminale ou éprouvées comme une donnée, un don initial et initiant. En ce dernier cas, un principe, connu comme personnel, se manifeste : il y a théophanie, révélation d'un très saint, d'un transcendant. Mais ce don est rare, et son bienfait dépend du souvenir qu'on en entretient, de la réminiscence délibérée des merveilles dont on a été le bénéficiaire ou dont d'autres ont été témoins. Pour être fidèles, on accroche son attention à un élément de l'expérience, à une image qui est un mémorial : c'est un objet, un lieu, une personne sacrés, qui invitent à la générosité, au dévouement à la totalité. Grâce à ce sens du sacré, lui-même dérivé de l'expérience de la sainteté, les choses sont comprises comme profanes et non intouchables, on sait qu'on peut et qu'on doit les exploiter en vue d'un bien commun de plus en plus large et ouvert. Ainsi, plus le monde va, plus il y a de profane, parce que le sacré est de plus concentré dans des personnes de plus en plus libres, de plus en plus déterminées à servir le dessein de la Sainteté qui révèle le sens du tout et libère les énergies qui peuvent le faire avancer.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 14. PROPHÉTIE, SACERDOCE, ROYAUTÉ

#### 14.1 Termes et relations

Par prophète, on peut entendre, avec C. Dawson, aussi bien le nabi que le voyant, le chamane, le guérisseur, le divin, le magicien, le sorcier. Le prêtre est un gardien d'objets sacrés, en particulier d'un sanctuaire, un conservateur des traditions locales, et un sacrificateur. Le roi est le pasteur d'une société évoluée qui a des ennemis au-dedans et au-dehors, dont on attend la justice et la paix. La triade P-S-R, déjà établie dans l'Ancien Testament, après avoir servi aux Pères à définir le Christ et l'Église, est en passe de rendre service aussi aux Historiens des Religions en quête d'explication.

#### 14.2 Histoire et esprit

L'histoire mondiale peut être définie comme la manifestation progressive des virtualités contenues dans l'Idée d'Homme. Or l'Homme est un esprit libre soumis à la nécessité de se faire rationnellement exister par le corps dans un monde qu'il n'a pas fait mais qu'il doit collectivement contribuer à parfaire en faisant avancer le dessein qui préside au développement de sa propre espèce. L'esprit à son tour peut donc être défini comme un dynamisme spirituel qui reçoit en chaque objet l'impact de l'univers (C), détermine avec plus ou moins de bonheur et de justesse la nature et la position de chaque chose (V), et se décide avec plus ou moins d'ardeur et de volonté à agir conformément aux indications du réel qu'il a expérimenté et du plus-réel qu'il a pensé (A). Chez la plupart, l'intentionnalité de la structure de l'esprit (C-V-A) est virtuelle et fonctionne d'ordinaire par la puissance inertielle des expériences, idées et décisions déjà faites ou faites par d'autres. Car toute société est un tissu de médiations où quelques-uns sont responsables, outre d'eux-mêmes, aussi de l'ensemble : ce sont des fonctionnaires. Or les fonctions mentales sont celles qui imitent les trois instances de l'esprit : P-S-R.

#### 14.3 Hypothèse génétique

S'il est vrai que C-V-A est la structure de l'esprit, que P-S-R est une structure fondamentale de la société, que l'histoire est une manifestation de l'esprit, il s'ensuit que le système trifonctionnel doit se répéter de façon homologue et analogue à mesure que la société humaine elle-même se structure à des niveaux de plus en plus élevés. Si, d'autre part, on admet, heuristiquement, la structure générale de l'histoire déjà esquissée, on est fondé à appliquer la théorie des trois fonctions religieuses aux époques successives.

L'Époque Préclassique se subdivise en Fondements, Préhistoire, Bronze : 1) l'esprit, déguisé en nature, ne s'institue pas en fonctions spécialisées, 2) puis les fonctions de P-S-R apparaissent successivement, 3) et le cycle recommence à un niveau supérieur, l'idée d'un royaume de justice et de paix, étendue à un territoire et à une population auxquels la nature n'est plus proportionnée, est reprise successivement par des familles de rois-prophètes au Bronze Ancien, par des corporations sacerdotales au Bronze Moyen, par des associations de guerriers au Bronze Récent.

L'Époque Classique, la culture se différencie de la religion mais reste marquée par le type de fonction religieuse qu'elle privilégie, ce qui entraîne aussi la différenciation des cultures : cette fois, la structure trifonctionnelle apparaîtrait au plan continental : Israël, la Grèce et Rome d'une part, Indo-Chine, Inde et Chine d'autre part, étant entre eux comme P-S-R.

L'Époque Postclassique serait dès lors vouée à l'intégration des différences : l'État mondial, l'École universelle, l'Œcuménicité planétaire (E-E-E) tendent à s'instituer en des personnes morales indépendantes et autonomes, mais capables de collaborer les unes avec les autres pour le bien de l'Humanité : ces trois E-E-E seraient entre eux comme P-S-R, ils manifesteraient l'Esprit humain et peut-être l'Esprit divin (P-F-E), la gloire de Dieu. Le théologien chrétien pensera que l'opérateur du développement religieux est de bout en bout le Christ, à la fois P-S-R et image dynamique du P-F-E.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 15. DÉFINITION DU SYMBOLE

#### 15.1 Emplois

1) Les nombres : chiffres, signes arithmétiques, algèbres, dont traite la logique symbolique. 2) Les lettres de l'alphabet, les mots, les phrases : les sons articulés supportant un sens sont des symboles linguistiques. 3) La métaphore ajoute au concept l'évocation, elle est un mythe condensé. 4) Le mythe lui-même, quand il est dit et écouté dans une célébration solennelle de croyants, se charge d'angoisse ou d'allégresse, de volonté et de stimulant à l'action. 5) Le rite ou geste corporel significatif est une préparation médiante à l'action, un exercice où le corps se dispose avec autrui au travail en vue du bien commun. 6) Le corps est à son tour un symbole, en ce qu'il est le lieu où l'âme signifie sa manière ou sa volonté d'être et où l'être signifie la possibilité d'une transformation du monde.

#### 15.2 Terme technique

On y gagnerait à utiliser comme terme général le mot signe : signe mathématique, signe linguistique, signe... symbolique. Autrement, nos langues n'ont pas de mot pour désigner le type d'expression qui importe en histoire des religions (comme en critique littéraire et esthétique et en psychologie des profondeurs). Le réseau suivant de relations le prouve.

Homme	Histoire	Philosophie	Sciences positives	Langages	Disciplines
Nature	de l'univers	Cosmologie	de la nature	Nombres	Mathématique
Raison	de l'humain	Anthropologie	de l'homme	Mots	Linguistique
Esprit	des idées	Ontologie	de l'esprit	Symboles	Symbolique

#### 15.3 Étymologie

Le *sum-bolon* est un objet coupé en deux dont deux hôtes conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs descendants et qui, rapprochées, servaient à faire reconnaître les porteurs et à prouver les relations d'hospitalité contractées antérieurement. Le symbole se définit donc par l'amour, par la liberté qui s'engage, par le futur indéfini : c'est un témoin d'une relation d'amitié antérieure, une représentation qui entretient le cœur dans l'attente d'une amitié nouvelle mais encore inconnue, un moyen d'identifier le bénéficiaire éventuel d'une amitié en disponibilité.

#### 15.4 Définition analytique

Les symboles sont à la totalité de l'être, ce que les particules et les masses sont au champ gravitationnel de l'univers, et ce que les substances chimiques auto-reproductrices sont à la totalité de l'organisme, de l'espèce et de la vie : un condensé et un programme. Est donc symbole et expression de la pensée symbolique

- 1) tout ensemble plus ou moins cohérent, en équilibre dynamique, et affectivement chargé,
- 2) d'images et de représentations, de mots et de récits, de gestes et d'attitudes, d'espace et de temps, d'individus et de groupes,
- 3) qui oriente l'attention et accompagne l'intention de ceux qui sont embarqués dans l'histoire,
- 4) encourage ou décourage les décisions qui font progresser ou régresser l'idée qui préside au devenir du monde et de l'espèce,
- 5) soutient le processus auto-correcteur et adaptatif de l'intelligence technicienne exécutrice,
- 6) peut pourvoir à son propre renouvellement.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 16. SYMBOLES FONDAMENTAUX

##### 16.1 Esprit et chair

L'homme est acte et puissance, forme et matière, âme et corps, esprit et chair. L'esprit est une capacité de l'être en sa totalité, le corps est un concentré d'énergie-matière subsistant par syntropie contre la tendance diffusive de l'étoffe cosmique. L'être étant identique à l'un, au vrai et au bien, l'esprit est donc conscience, verbe et amour. C'est une conscience qui est ordonnée à se dire pour se mouvoir vers l'être, car elle est une pluralité ou plénitude interne en mal d'unité : c'est pourquoi l'esprit incarné a besoin de se condenser en un symbole totalisant et anticipateur. Mais les trois instances de l'esprit sont une structure intentionnelle et récurrente, jamais apaisée tout le temps que le corps demeure dans sa condition présente, parce que l'être n'est jamais possédé mais visé seulement. Pourtant c'est cette condition corporelle qui éveille l'esprit à connaître et à vouloir le plus-être, et le corps joue ainsi vis-à-vis l'âme le rôle de l'image et du verbe médiateur, c'est grâce à ses états que l'esprit s'intentionnalise vers le monde. Ainsi peu à peu le corps accueille les sédimentations successives de la langue, et l'univers se charge de significations actuelles ou potentielles.

##### 16.2 Altérité

L'homme est un esprit dans le monde par le corps et par la capacité de parole que le corps recèle. Mais le corps est petit ou grand, faible ou fort, jeune ou adulte, femelle ou mâle. La différence perçue, l'altérité provocante émeut, étonne, invite à la transcendance en autrui, excite à connaître l'autre comme autre et soi-même comme pouvant devenir autre, meilleur ou pire. Étrangement, cette altérité est intérieure à une identité plus compréhensive, car une communauté des esprits incarnés cherche à s'opérer par elle. C'est pourquoi l'adulte, qui se sait mortel, se reconnaît une obligation morale à travailler à faire vivre des êtres plus faibles qui ont des chances de lui survivre. Tout se passe comme s'il percevait obscurément que son existence est plus que sa vie et que sa survivance est liée au don qu'il fera de son mode d'être actuel. En tout cas, ses gestes pour autrui ressemblent à des appels lancés dans l'infini en direction d'une puissance vivifiante qui transcende tous les vivants éphémères : ces gestes sont des signes et des symboles.

##### 16.3 Homme et femme

L'esprit incarné hétérosexuel est un cas particulier de l'altérité. Tandis que chacun s'attriste de son inadéquation à l'être et à l'idée, la rencontre du sexuellement autre, que la connivence du désir génésique prédispose à l'indulgence et au sourire, prend l'allure d'une libération où chacun semble donner et à la fois recevoir cette totalité mystérieuse dont l'absence tourmente leur finitude. Chacun s'apparaît alors, dans l'émoi amoureux, comme une pure conscience sans verbe, celui-ci étant comme concentré en autrui où se reflète une image d'un possible soi plus belle qu'on avait imaginé. Et ce verbe d'admiration guérit chacun des deux partenaires de ses limites et les projette pour un moment dans l'infini.

Quand les époux «se connaissent», ils sont une seule conscience en plénitude qui produit, immédiatement, un verbe d'amour et, médiatement, un fils ou une fille qui est leur commune image. En face de cet autre, ils se connaissent comme relation parentale commise à une possible relation filiale, à condition qu'ils déversent en l'enfant quelque chose du verbe d'amour qui les fait exister eux-mêmes. Ce faisant, ils sont conscience par rapport à l'enfant qui est verbe, et l'enfant devient conscience grâce à l'Imago de ses parents, et la circulation de ce mouvement relationnel crée le « nous » familial. On voit ainsi comment les symboles fondamentaux sont une manière pour la conscience de déployer ses virtualités et de se transcender constamment elle-même.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 17. NIVEAUX DU SYMBOLISME

##### 17.1 Symbolisme primaire

Il faut partir d'une multiplicité coexistante d'esprits incarnés conscients de leur finitude, de libertés enchaînées qui anticipent chacune pour soi et pour toute une totalité infinie ou toutes seraient fraternelles, et qui signifient leur projet ou leur espoir dans le simple fait d'exister pour soi et pour autrui, et de se manifester dans le corps et dans le monde. C'est le symbolisme primaire, ontologique, existentiel, celui qui fait consentir à la pensée et à l'amour, au corps et à autrui, aux contrats et aux obligations.

##### 17.2 Symbolisme secondaire

Sur ce fond naturel, l'histoire apparaît comme un processus de rassemblement des esprits en marche vers la liberté, et s'y auto-déterminant par le consentement de tous à l'œuvre commune de libération des limites et, à cette fin, par l'assentiment accordé à des rencontres solennelles où cette volonté est reconnue, admise, proclamée, célébrée, renouvelée. C'est la liturgie, c'est le symbolisme secondaire, qui est fait de gestes d'appel ou d'accueil adressés à autrui et, à la limite, à un Tout Autre qui est plus soi que soi-même. Ce niveau comprend deux formes : le rite et le récit. Mais il est constant qu'on prenne le vœu et l'anticipation de l'esprit pour la réalité, qu'on s'en contente et qu'on refuse de poser les gestes concrets qui peu à peu réaliseraient la fraternité et la liberté rêvée. Le rite alors devient magie, et le récit devient mythe, - au sens défavorable de gnose que ce mot prend assez ordinairement. En ce cas, l'angoisse existentielle de la temporalité qui étreint la liberté finie n'est pas apaisée mais exaspérée, et elle cherche à se liquider dans des comportements irrationnels.

##### 17.3 Symbolisme tertiaire

C'est alors que l'esprit critique, - métaphysique ou prophétique, - intervient et use de la métaphore. Pour reconvertir la connaissance à la vérité des signes, il emploie les mots de tout le monde pour leur faire dire autre chose, pour opérer une promotion du sens à l'intérieur du réseau traditionnel des significations. Quand cette conversion réussit, les rites participent de nouveau à la dignité des sacrements, et les récits à celle des mystères. Mais cette conversion est toujours provisoire, et la pensée commune retombe toujours dans l'ambivalence des symboles qui sont concrètement des mixtes de mythe et de mystère, de magie et de sacrement : seule une révélation substantiellement radicale de la réalité signifiée par les symboles pourrait guérir en son principe l'impuissance congénitale de l'esprit fini à connaître le vrai et à vouloir le bien sans mélange.

Mais tout au long de ces essais et erreurs de l'humanité, la langue s'affine et, quand le temps vient où la connaissance est forcée de se différencier à cause du conflit des symboliques, elle peut être prête à offrir ses services pour justifier à nouveau les symboles contre l'excessive critique de ceux qui, à cause de la relativité et de la mutabilité des visions du monde, se laissent glisser sur la pente insuffisamment critique du scepticisme, de l'agnosticisme et de l'athéisme. La sagesse, théologique ou philosophique, retraduit alors les symboles en un nouveau langage, de nouveau intelligible et générateur d'amour.

Sur la base de cette assurance, somme toute théologique, la connaissance mathématique, scientifique et technique peut être relancée, car elle contribue alors positivement à l'essence et au progrès de la symbolique concrète d'une culture et à la promotion de l'humanité vers son Idée.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 18. DÉVELOPPEMENT DES SYMBOLES

##### 18.1 Chez l'enfant

L'enfant ne doit pas être considéré comme un petit animal n'ayant que des sensations déterminées par des objets sensibles. Les objets sensibles sont des médiations à travers lesquelles il perçoit, confusément sans doute, des intentions émanant de libertés étrangères à la sienne et pourtant proches. Il fait l'expérience de la lumière et des ténèbres, du chaud et du froid, de la réplétion et de la faim, du bruit et du silence, et il éprouve des objets comme des sources chaque fois ambivalentes de ses états qui sont comme tels inintelligibles, intolérables ou délectables mais faisant problème, et qui établissent au fond de lui progressivement la capacité d'interroger sur le sens. Ce n'est qu'ensuite qu'il précise une source prochaine de ces symboles vécus et apprend à en déchiffrer la signification sur des visages, des gestes, des formes, des paroles, sévères ou bienveillants, de son entourage. Durant deux ans environ, son esprit s'ouvre ou se ferme à des strates successives d'images et d'archétypes. Dès lors, il a la faculté de parler et d'interroger, d'employer les mots humains dans leur sens reçu. Il passe ainsi du monde des dieux à celui des hommes. Plus tard, il passera au monde de la nature, il apprendra à compter, à rythmer ses gestes, à nombrer les choses et à agir sur elles à force de les manipuler.

Ainsi les mots émergent sur le fond des symboles, et les chiffres sur le fond des mots. La base de la pyramide des significations est plus large et plus haute que les couches qui s'y superposent. Sans la base symbolique, les mots n'ont plus de sens, encore moins les chiffres. Comme le symbole est le langage de l'être, les mots le langage des hommes, et les chiffres le langage de la nature, celui qui est coupé de ses bases ontologiques et symboliques est un être in-sensé, pour qui rien n'a de sens, pour qui les mots ne sont plus que des mots. Le vrai refoulement est donc celui du sens de l'être, et il faut sans doute penser que les causes profondes des maladies mentales sont métaphysiques et théologiques.

##### 18.2 Chez l'adulte

On voit ainsi que les sédiments plus récents de la conscience sont en soi des moyens de réaliser ce dont les symboles sont des anticipations, mais qu'ils peuvent être des obstacles qui refoulent le sens de l'être. Les grands esprits, les personnes authentiquement libres sont celles à qui il est donné de laisser émerger du fond de soi les archétypes créateurs, les images affectivement chargées qui dynamogénisent l'esprit vers son accomplissement. Le progrès spirituel est donc un art de maintenir en soi l'esprit d'enfance ou de le récupérer après le détour du savoir et de la compétence. Si c'est la réflexion ordinaire qui permet à la conscience de revenir de son extraversion spontanée vers soi, c'est la réflexion à la seconde puissance ou recueillement qui ranime l'attention aux symboles de l'être qui gisent au fond d'elle-même.

C'est pourquoi on peut penser que le tout de l'histoire est en son fond symbolique et même religieux. C'est par la puissance intentionnelle des symboles que les mots et les chiffres sont efficaces, que les relations humaines et le travail ne cessent de produire des œuvres qui demeurent et qui conditionnent les développements futurs. De la sorte, l'humanité, comme l'homme, tend vers une maturité où les symboles ne sont pas éliminés mais corrigés, dominés, transcendés et intentionnalisés vers ce qui doit être entrevu comme un symbole unique à la fois archétypal et télétypal.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 19. THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DU SYMBOLE

##### 19.1 Trinité

La majeure de toute proposition théologique est une vérité ou un ensemble de vérités révélées. Même ceux qui ne croient pas peuvent être juges de la validité des conclusions qu'en tirent ceux qui croient; ainsi font les ethnologues qui cherchent à comprendre les religions primitives ou évoluées en remontant à leurs postulats et premiers principes. Ici, les vérités principales seront que Dieu est Père, Fils et Esprit, que le Père est le principe de la génération éternelle du Fils, que le Fils est le Verbe, que le Verbe s'est incarné et qu'il a transmis la parole du Père, que Dieu est Amour, que l'Esprit est envoyé par le Père et le Fils, que la charité est diffusée dans les cœurs par l'Esprit, et enfin que l'homme est l'image de Dieu - L'analogie psychologique autorise une reformulation de ces axiomes, Dieu est conscience, mais conscience absolue et absolument transparente, en possession totale de sa plénitude interne toute ordonnée à se dire adéquatement en une saisie de soi et un jugement de vérité et de valeur qui s'épanouit en une connaissance amoureuse de son être inexhaustible. Entre la source de cette diction éternelle et ce qui est dit, et entre ces deux et l'affectivité qui en découle et qui les enveloppe, circule un mouvement qui est tout entier relationnel. Le principe du verbe, le verbe et l'amour sont des relations subsistantes, des personnes par qui la totalité de la nature divine est possédée pour être donnée. Or le symbole est le nœud d'un réseau de relations dynamiques, le pivot d'un schème opératoire et intégrateur. Le Verbe est donc l'Image dynamique de Dieu, son Symbole éternel.

##### 19.2 Incarnation

Verbe et Symbole, il l'est éternellement, mais il est par là-même préordonné à devenir la manifestation de Dieu dans le temps : si Dieu révèle sa plénitude intime en union personnelle avec sa créature, ce sera dans le Verbe. Le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire s'est inséré dans l'univers créé en un point de l'espace et du temps qui est un corps humain déterminé par une manière singulière de récapituler dans la langue le monde, l'histoire, les sédimentations successives de la culture. Il a pu ainsi parler aux hommes leur langage, mener à sa perfection la symbolique la plus pure, et en faire comprendre - par sa vie qui est elle-même une image et un symbole, un mystère purifié de toute mythologie - l'essence et la visée suprême, qui est que l'amour parfait bannit la crainte et fait consentir au rite de passage par excellence dans lequel l'obéissance au Père procure l'accès auprès de lui.

##### 19.3 Église

Condensé d'énergie-matière triomphant pour toujours de l'entropie, le corps du Christ ressuscité est devenu l'image dynamique, le signe efficace, le sacrement du rassemblement des hommes pour la subsistance sans fin. À travers la conscience éclairée et épanouie de ceux qui croient qu'il est vivant et qui manifestent dans leur faiblesse même la puissance de cette vie qui les transfigure, le Verbe de Dieu est devenu l'opérateur et l'intégrateur de l'humanité. La fidélité au dépôt de sa parole et au «symbole» des apôtres, la prédication et la pratique du grand commandement de la charité, la célébration liturgique de sa présence et de son action, sont l'œuvre ininterrompue de son Cœur rempli de l'Esprit et constituant son Église comme symbole, mystère, signe d'alliance pour l'humanité en marche vers sa perfection, sa liberté et son salut. Comme cette Église est l'Épouse du Christ, qu'elle est l'Autre du Christ en voie d'identification à son modèle, et qu'elle est son Corps habité par l'Esprit, elle apparaît, au plan transhistorique, comme l'accomplissement des symboles fondamentaux, c'est-à-dire de l'esprit incarné, adalète et sexué.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 20. NATURE, ART, RELIGION

#### 20.1 Nature et art

La *na-tura* est la condition de tout ce qui naît (*na-tus*) et se développe, la *phy-sis* est la puissance qui fait croître les plantes (*phy-ta*) et tout ce qui vit. En généralisant, on a obtenu la notion philosophique de nature comme principe d'opération perfective ou dynamisme vertical de soi indifférencié appelant détermination, et, en restreignant, la notion scientifique de physique comme exploration méthodique du premier niveau des déterminations naturelles. Le dernier niveau est celui de l'homme qui, étant d'essence spirituelle, doit prendre la relève de la nature physique et la mener, avec lui-même, à la perfection de l'un et de l'autre.

L'*ar-t* est un ajustement (*ar-ar-iskô*), une mise en ordre (*or-do*), une activité de la raison pratique. Il imite la nature, il fait ce qu'elle ferait si elle le pouvait, il la supplée, la prolonge, il est une nature seconde : si l'organisme répare lui-même d'ordinaire ses avaries, en cas de maladie grave, la médecine vient à la rescousse. Or l'homme est épris d'infini et malade de ne pas s'égaliser au rêve qui le hante et le tourmente : l'art mime l'esprit, il aide, si l'on peut dire, à consentir aux miniatures qui disposent aux magistratures, - les petites créations achevées étant des substituts, des arrhes et des préfigurations de la Grande Création en cours.

#### 20.2 Les arts

L'« art » est une abstraction utile; en fait, on a toujours affaire à des arts, que la logique s'évertue à classer diversement. Selon le point de vue qui importe ici, on propose la tripartition suivante des champs de créativité. Le premier en dignité est l'art dramatique, - celui que le théâtre mime, - par lequel un esprit libre et limité consent au corps, à ses humeurs et à ses situations. Le deuxième est déjà plus diversifié et comprend tous les «arts libéraux», les technocraties et les pédagogies par lesquels les adultes et les responsables de la société favorisent chez les jeunes et dans la masse le jaillissement des sources du langage et le consentement créateur. Le troisième est encore plus complexe et se détaille dans la multiplicité des activités culturelles, et il comprend aussi bien les arts utiles des artisans que les arts subtils des artistes. Ces trois champs sont parallèles aux trois niveaux du symbolisme et, comme ceux-ci, ils sont en relation d'antériorité réciproque les uns avec les autres. Et aussi en rapport dialectique : dans les périodes de santé et de paix, où les conditions de vie ne sont pas trop dramatiques, les beaux-arts triomphent, les artistes charment ou tourmentent, invitant à jouir de l'ordre ou disposant à sentir et à pressentir aux limites. Car le « poïétique » tend à coïncider avec la nature et sa poussée verticale adaptative : il s'exprime diversement selon les temps, les lieux, les personnes.

#### 20.3 Art et religion

L'art imite et dépasse la nature, la religion imite et dépasse l'art. Car devant la maladie de la mort, l'art est impuissant, les miniatures sont dérisoires et décevantes. Si le dynamisme vertical doit continuer sa poussée, l'humanité doit inventer ou accueillir une technique médicinale et une force de soutien plus radicales. C'est ce qu'elle a fait depuis toujours en accueillant la religion comme une révélation et en consentant aux images et aux pensées, aux récits et aux gestes, aux expériences et aux décisions qui misent sur l'intelligibilité totale de l'histoire pour Quelqu'Un aux yeux de qui la mort est même ce qui est le plus chargé de signification. Sans doute, les religions elles-mêmes sont limitées et par biens des côtés décevantes, mais la religion, en tant que dynamisme spirituel et opérateur-intégrateur de développement et de perfection de l'humanité totale, doit être définie comme un infini désir d'une infinie perfection, qui corrige à mesure les imperfections de ses essais successifs d'institutionnalisation. C'est pour cette raison qu'elle est, dans l'humanité collectivement prise, la source première des arts et de toute «Poiétique».

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 21. RÈGLES

#### 21.1 Mœurs

Le pluriel tend au singulier, la pluralité à l'unité, les individus à la collectivité, les sujets à la communauté. La forme unifiante régit la matière à unifier et à maintenir unie, elle en est la règle, elle régularise le comportement des parties en fonction du tout. Dans le domaine infra-humain, l'ensemble plus ou moins cohérent des règles est naturel, dans l'humanité il est rationnel. Les manières habituelles d'agir d'un groupe donné sont ce qu'on appelle ses mœurs, son éthos, sa culture. Rétrospectivement, nous y distinguons un aspect idéal, normatif, abstrait, absolu, et un aspect réaliste, vécu, concret, relatif. Aussi, la rationalité des mœurs est-elle dialectique, relations réciproques entre l'individu et le groupe: le groupe subsiste dans la mesure où ses responsables, d'une part, communiquent les règles et disposent les membres de la société à les observer, d'autre part, se montrent indulgents ou impitoyables pour les transgressions selon que les manquements sont véniels (pardonnables) ou mortels, c'est-à-dire capables, s'ils sont généralisés, de détruire la cohésion du groupe.

#### 21.2 Moralité

Dans les sociétés inférieures où la culture se déguise en nature, la morale continue jusqu'à un certain point les mœurs animales et ne constitue pas un système de règles formulées dont la garde soit confiée à un sous-groupe de façon institutionnelle: la communauté restreinte fonctionne comme un équilibre dynamique de relations intersubjectives, et la relativité des règles n'est pas en évidence. Mais chaque fois qu'on passe à un type supérieur d'économie et d'organisation sociale, la relativité de la morale ancienne apparaît et exige d'être transcendée. Il y a une période de troubles et de heurts entre les groupes et entre les générations, jusqu'à ce qu'un nouvel ensemble de règles soit reconnu, qui soit capable de maintenir unis un plus grand nombre d'individus et des groupes plus divers. C'est alors que la moralité manifeste son essence, qui est de surmonter les obstacles qui s'opposent à la réalisation d'unités toujours plus compréhensives. En même temps, les coutumes deviennent des lois, des dispositions rationnelles (au moins idéalement) en vue d'un bien commun supérieur expressément voulu.

#### 21.3 Morale

Mais de cette manière, l'élément de contrainte de la moralité acquiert plus d'importance et d'autonomie, le groupe se constitue politiquement, et délègue à des sous-groupes la charge de veiller à l'observation des règles et de punir les délinquants. Comme ce développement est habituellement parallèle à celui des relations extérieures et à la connaissance d'autres systèmes éthiques, un temps vient où le problème se pose de la morale soit théorique soit pratique. On voit que, idéalement, il faudrait pouvoir remonter des conduites particulières aux règles universelles, et de celles-ci aux principes premiers: Platon appelle Justice le dynamisme qui pousse chaque citoyen à acquérir les vertus caractéristiques des groupes constitutifs de la cité, sagesse des gouvernants, courage des militaires, tempérance des travailleurs. C'est là une remarquable prise de conscience de l'équilibre comme tel et de son dynamisme. Dans l'ordre pratique, il faudrait que le comportement d'excellence et de générosité des groupes de ferveur se généralise dans toute la communauté et, à la limite, que chacun soit prêt à mourir pour que le groupe survive et, plus généralement, pour que la vie (humaine) continue. Telle serait la *vir-tus* parfaite, la charité, qui est la force de celui qui a triomphé de la peur de la mort pour avoir compris qu'elle est l'envers de l'amour. Mais l'expérience humaine de la morale consiste à reconnaître la noblesse de l'idéal et l'impuissance de la politique à y élever les hommes, et en même temps à savoir attribuer à celui-là qui est responsable de la totalité de son dessein tout ce qui s'est fait et se fera de bien dans l'histoire où peu à peu se réalise l'Idée d'Homme.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 22. RITES

##### 22.1 Gestes significatifs

Le latin *ri-tus* a spécialisé dans le sens de série ordonnée de gestes humains réputés sensés et efficaces un concept indo-européen que l'indo-iranien *r-ta* a spécialisé dans le sens d'ordre du monde, pour lequel le latin a créé le mot *or-do* qui est de même racine. La racine est celle de *ar-tus*, articulation, arrangement, ajustement, d'*ar-ariskô*, ajuster, d'*har-monia*. Le rite est donc une réponse de l'homme à une question du monde demandant à l'homme de signifier sa volonté d'ajustement à son ordre. Il est fondé sur une expérience ontologique, où un désir illimité d'existence s'éprouve comme acte d'un sujet et d'une essence limitée, incapable de se réaliser dans le lieu et dans l'instant et menacé d'être englouti dans un univers chaotique et anonyme. Une immobilité sous tension est ainsi déclenchée, qui cherche sa résolution dans une première gesticulation pour le moment quelconque et mal ajustée, mais à laquelle ensuite on fera signifier une volonté d'ajustement meilleur et un désir de justification par la grâce du principe qui régit l'Ordre cosmique et se subordonne ses parties et ses participants. Le geste s'est trouvé adaptatif et libérateur d'angoisse pour quelqu'un, et il a été adopté par tout un groupe qui y a reconnu un modèle. Le geste était contingent, inconceptualisable, pas autrement intelligible que par la volonté de référence au tout du monde qui le motivait en profondeur. Il appartiendra aux récits d'expliciter cette signification.

##### 22.2 Rites de passage

Chaque société vit pour une part d'un certain nombre de rites communs, dont les plus importants sont les rites de passage : naissance, initiation, mariage, saisons, nouvel an, mort. Ce sont des manières habituelles de liquider l'angoisse que soulèvent certaines situations régulières mais périlleuses, et d'éliminer ses effets inhibiteurs sur la vie du groupe. On s'est aperçu qu'une jeune mère dont personne n'avait partagé la joie s'est désintéressée de son enfant, qu'un adolescent associé sans préparation aux chasses dangereuses des hommes a été traumatisé pour la vie, qu'une famille désolée de la perte d'un être cher a répandu sa tristesse dans tout le village. On décide donc de ritualiser ces transitions, de normaliser ces passages dangereux, de faire de ces événements si absorbants pour ceux à qui ils arrivent des fêtes publiques, des liturgies, des cérémonies officielles, où toute la communauté fait vitalemment comprendre que les joies et les tristesses de chacun sont celles de tous, mais qu'elles ont un terme et des limites consentis. Ce n'est pas toujours fête, ni toujours deuil.

##### 22.3 Pontifes

Le mot latin *pontifex* est composé d'un second terme qui est basé sur la racine du verbe faire, et d'un premier terme qui signifie passage difficile. Le pontife est donc un faiseur de chemin et de passage. C'est un personnage officiel du groupe, il remplit une fonction, laquelle est presque toujours héréditaire, car c'est ainsi qu'est plus facilement transmise la connaissance des rites où se condense une sagesse séculaire mais qui est affaire de tradition et non d'évidence. C'est pourquoi, du reste, l'efficacité des rites est toujours plus ou moins fonction de la connaissance que les pontifes possèdent de leur signification, et aussi de leur aptitude à renouveler et le sens et les rites quand, la société ayant évolué, les anciens rituels ont cessé d'être significatifs. S'ils ne le font pas, ou pas à temps, un jour ou l'autre surgissent ou bien des prophètes qui critiquent les rites comme des superstructures arbitraires et auto-justificatrices, ou bien des hommes forts qui tâchent d'assurer par la force l'unanimité qu'un certain sens commun, encombrant la religion, n'est plus capable d'obtenir.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 23. RÉCITS

##### 23.1 R-R-R et F-E-C

Les règles sont à la charité ce que les rites sont à l'espérance et les récits à la foi. Les R-R-R s'impliquent les uns les autres et s'expliquent de plus en plus; de même, F-E-C sont trois mots qui expriment chacun tout le dynamisme spirituel, mais avec le développement de la structure, les réalités qu'ils signifient se limitent réciproquement et se définissent les uns en fonction des autres. Plus l'histoire avance et plus les sociétés progressent vers la réalisation de l'Idée d'Homme, plus la charité a besoin d'une espérance expresse et celle-ci d'une foi explicite, et plus aussi l'efficacité des règles doit s'appuyer sur la régularité des rites, et ceux-ci sur la profondeur des récits qui en déploient le sens. Le mouvement s'inverse aussi : les vérités de foi que détaillent les récits donnent un contenu à l'espérance que les rites entretiennent, et l'espérance de la béatitude soutient la charité dans son effort pour inspirer l'observation des règles.

##### 23.2 Récits

Ce sont habituellement des récits d'origine dont l'action est située dans un passé dit légendaire : on raconte comment des ancêtres ou, généralement parlant, des Puissances, ont institué les règles et les rites. Tout se passe comme si les vieillards qui répondent aux questions des jeunes sur la raison d'être des coutumes, dont le caractère contingent éclate dès que la tribu entre en contact avec des étrangers, étaient eux-mêmes reportés à ces origines qu'ils actualisent en explicitant le sens : on ne peut mettre en question le tout d'une tradition sans compromettre la survie du groupe, les vieillards savent cela et enseignent qu'une volonté transcendante et bienveillante a décrété pour eux ces coutumes et pour d'autres, d'autres coutumes. Le temps des récits exprime moins le passé que la forme même des pas à franchir, la façon dont doivent se faire les passages, les transcendances. En donnant à *archè* son double sens de commencement et de commandement, on peut les appeler archétypes, modèles originels et originants, mais ce sont aussi bien des télétypes, des exemplaires finalisants.

##### 23.3 Mythes et mystères

Au début de l'humanité et de chaque vie humaine, les récits sont des mélanges de mythe et de mystère, c'est-à-dire des images affectivement chargées dont le dynamisme est en partie bien et en partie mal orienté. Un premier progrès du logos consiste à démythiser les récits, un second à les mystériser. Entre les deux, il y a la métaphysique et la métaphore, la *metabasis eis allo genos*, le passage à un autre genre. Un certain logos excelle et triomphe dans le symbolisme mathématique et linguistique, mais pas au point où il puisse et doive évacuer le symbolisme ontologique et déontologique sur lequel ceux-là reposent. Ce qui est exigé plutôt c'est une telle mise en œuvre du Logos que l'Esprit puisse par la langue spiritualiser la matière sociale et par le nombre la matière cosmique. Car les récits sont multiples et très variés et, pour les comprendre, il faut les soumettre à un traitement mathématique et linguistique qui les compare et analyse structurellement leurs ressemblances et leurs différences en fonction des systèmes de transformations qui président à leur histoire (Lévi-Strauss). Mais ces analyses sont instrumentales et ordonnées à autre chose : elles doivent servir un dessein de récupération des significations, qui est celui de l'humanité évoluée et consciente d'elle-même, qui a besoin de connaître son passé et ses passages pour se transcender. Il nous faut élucider les voies par lesquelles chaque fragment du cosmos cherche à signifier l'univers de l'être et à se laisser utiliser dans des séries de réinterprétations qui tendent à constituer un seul Récit, qui serait l'Histoire achevée, elle-même identique au Logos inducteur du Mystère de l'Être.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 24. LA MAGIE

##### 24.1 Définition

Le mot se définit en fonction d'un système de référence où figurent comme corrélatifs : main et face, geste et parole, technique et culture, action et pensée, rite et récit, magie et mythe, sacrement et mystère. Tous ces termes se réfèrent au langage, et le langage est une manière de combler provisoirement l'intervalle qui sépare le désir de son remplissement. Un rite est une série ordonnée de gestes traditionnels réputés efficaces : au sens favorable, ces gestes sont dits sacramentels, au sens péjoratif, il sont magiques; ceux-là sont corrélatifs des mystères et ceux-ci des mythes.

Le mot magie est ambigu. Il est souvent pris au sens favorable de magie blanche, - spectacle de prestidigitation, - et même au sens de cérémonie (religieuse) préparatoire à la chasse, à la pluie; et il peut être pris au sens péjoratif de sorcellerie (emploi illégal de médicaments pour faire du tort aux autres), ou de magie noire (foi au pouvoir mystérieux de certains individus qui s'en servent pour faire du tort aux autres). Cette dernière forme de magie peut être fondée en réalité ou non fondée : il y a des individus qui prétendent pouvoir ainsi faire du tort à distance, ou le groupe ou même un individu peut penser que tel autre individu lui a jeté un sort. C'est ce dernier qui sera discuté ici.

##### 24.2 Croyance à la magie

Chez les Azande (frontière du Soudan et du Congo ex-belge), si la nielle flétrit la moisson, c'est de la magie; si on ne prend aucun gibier, c'est de la magie; si la femme n'est pas aimable envers son mari, c'est dû à la magie; si le prince se montre distant, c'est de la magie; tout échec et frustration est expliqué par l'intervention d'un magicien qui veut du mal aux autres. Les peuples agriculteurs, qui vivent dans l'insécurité et en petites communautés, sont dominés par les croyances magiques. Celui qui se croit objet de maléfices, s'en tire en consultant le devin, dont le rôle est de détecter l'ennemi. Celui-ci est presque toujours quelqu'un avec qui on a des relations personnelles, dont on devine qu'il est envieux du succès des autres, ou sur qui on est enclin à faire porter la responsabilité du mal qui arrive.

##### 24.3 Vérité de la magie

La magie fait partie d'une symbolique qui cherche à expliquer le mal. Dieu est inattaquable : il est posé comme bon et juste, comme garant de l'ordre moral. Or la magie présuppose ce monde juste et ordonné, et elle cherche à mettre le mal sous contrôle. Il y a trop de mal (dans ces sociétés dépourvues), et l'on est incapable d'en porter seul le poids comme conséquence de ses péchés et l'on a besoin de trouver ailleurs un coupable.

En outre, le mal est réellement inexplicable : la science prononce qu'il s'agit de faits de coïncidence, d'intersection de séries d'événements, ou tout simplement de hasard, mais elle ne fait pas comprendre la raison de l'événement fâcheux. Les existentialistes parlent de facticité, d'historicité : l'ici et le Maintenant ne sont pas explicables. Les philosophes traditionnels parlent de contingence, d'événements *per accidens*. Les croyants parlent de providence. En toute hypothèse, on déclare le mal inintelligible, sinon pour une puissance transcendante. Mais comme les primitifs ne peuvent accuser Dieu du mal, ils accusent les magiciens et les mauvais esprits qui les possèdent.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 25. THÉORIE DU SACRIFICE

##### 25.1 Contributions modernes

Après plusieurs autres, E. Renan comprenait le sacrifice comme un contrat intéressé qui profite à Dieu et à l'homme, E. B. Taylor y voyait un hommage à la divinité, R. Smith un repas de communion de type totémique où la victime est censée être divine, M. Mauss l'interprétait comme un rite de passage entre le sacré et le profane par l'intermédiaire de l'objet détruit, E. Durkheim comme un acte par lequel la société plie l'individu à ses coutumes, R. Dussaud y discernait l'intention de capter le principe de vie détenu par la divinité, M. Leenhardt un moyen de revigorer les dieux. Ces hypothèses sont d'ordinaire basées sur des observations justes mais incomplètes et surtout extérieures. Elles émanent le plus souvent de vrais savants, mais incroyants et mal disposés à comprendre le sens du sacrifice intérieur. On peut donc se tourner vers les théologiens avant de consulter les historiens et les sociologues.

##### 25.2 Fondement spirituel

Le sacré s'opposant au profane comme le transcendant à l'immanent, le sacrifice n'est rien d'autre qu'un processus de transcendance, de dépassement: c'est le consentement au mouvement qui va 1) de la vie organique à la conscience, de la conscience au verbe de vérité et de valeur, du verbe à l'amour, 2) de l'amour à la conduite rationnellement conséquente, de la conduite à autrui, 3) du don de soi à autrui aux gestes par lesquels la communauté signifie le retour de la vie au principe de vie. Le premier temps de ce mouvement sacrificiel et transcendantalisant peut être appelé sacrifice intérieur, le deuxième temps sacrifice extérieur événementiel ou historique, le troisième sacrifice extérieur rituel ou liturgique, soit vocal, soit gestuel.

##### 25.3 Origine

Les signes rituels sont infiniment variés par lesquels l'esprit incarné exprime sa volonté de dépassement, mais il semble qu'on puisse affirmer que le sacrifice de prémices est la forme la plus ancienne : les hommes archaïques offrent au Maître des Animaux, au Seigneur de la forêt, à la Terre-mère une partie de leurs prises. De cet acte extérieur il devrait être possible de remonter à ses présupposés. Ces hommes ont acquis la certitude que nul d'entre eux n'est le propriétaire des sources de nourriture et qu'il existe un Maître invisible qui tantôt donne en abondance et tantôt retire ses dons. La privation a dû être interprétée : on l'a comprise par analogie avec la punition qu'un père, pourtant aimant, inflige à ses enfants désobéissants, et la capture heureuse est apparue ensuite comme un retour en grâce, une admission à la table du père de famille. On signifiait donc au Maître des Animaux et Père des Hommes qu'on désirait désormais toujours partager sa table et lui obéir. Mais comme on sait qu'il est invisible et que, possédant tout, il n'a pas besoin qu'on lui donne rien, on lui consacre ou sacrifie une petite partie de la nourriture que lui-même donne à ses enfants. Le sacrifice apparaît donc dès l'origine comme une expiation, un don, une communion, comme un mouvement de transcendance allant de la conscience au verbe et à l'amour dans le corps et dans le monde.

##### 25.4 Dialectique

Il faudrait raconter ici les transformations des rites au cours de l'histoire. Mais il importe davantage de souligner la dialectique qui affecte les formes extérieures. Disons en bref que le sacrifice rituel peut se dégrader, dans sa partie vocale en mythe et dans sa partie gestuelle en magie, et qu'il peut se redresser en mystère et en sacrement. Toutes ces formes sont attestées dans l'histoire, mais on ne peut faire la théorie du sacrifice en ne tenant compte que d'une partie seulement des faits.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 26. LE TOTÉMISME

##### 26.1 Le mot et l'idée

Le mot est *odjibway*, langue algonkine (Nord des Grands Lacs). Ce sont des Européens qui l'ont créé en l'extrayant de phrases nominales comme: *ototeman* = il est mon clan. L'Anglais Long a décrit à la fin du 18<sup>e</sup> siècle un phénomène qui est apparu comme une institution religieuse : les hommes se considèrent parents des animaux dont ils portent le nom et ne se marient qu'avec des membres de groupes qui portent d'autres noms d'animaux. En 1869, McLennan en a fait une théorie, et en 1912 Durkheim y a vu une forme élémentaire de la religion.

##### 26.2 Critique

L'anthropologie actuelle, après un long débat, réintroduit des distinctions et, si elle consent à garder le mot, c'est dans un sens précis. La croyance à une parenté avec un animal n'est pas essentielle aux totémismes attestés, et l'exogamie semble un phénomène différent. Restent les noms d'animaux : formellement, là où existe quelque chose qui correspond à ce qu'on a appelé de ce nom, le totémisme est une manière de dénommer des clans par des éléments différentiels empruntés au monde animal pris comme modèle et système de référence (ou de différences). C'est donc un fait de langue, qui reflète une situation sociale, laquelle a sans doute des implications religieuses : mais le totémisme n'est pas une religion.

Lévi-Strauss refuse d'aller plus loin et cherche une explication purement structurale dans une dialectique de la nature et de la culture; il travaille délibérément à éliminer l'historique de l'explication scientifique. Mais comme il y a un au-delà du totémisme, il doit y avoir un en-deçà. Et pourquoi les groupes totémiques recourent-ils de préférence aux noms d'animaux pour se dénommer ?

##### 26.3 Histoire

Le phénomène n'est pas originaire, mais il part de quelque chose de pré-existant. Il faut songer à la religion des chasseurs, pour qui les hiérophanies animales étaient naturelles : l'animal gardien est un symbole de la relation amicale contractée entre le chasseur et Dieu au cours d'une vision inaugurale personnelle. C'est un animal que le chasseur ne tue jamais. Mais le chasseur est connu dans le groupe pour avoir eu telle vision et posséder tel animal gardien, lequel sert à le distinguer. Et sa famille peut être connue de même, d'après le « nom animal » du père. Ainsi de symbole religieux qu'il était d'abord, l'animal gardien devient un signe de reconnaissance : l'expression de la relation unique et ineffable entre Dieu et l'homme est devenue celle d'une relation entre homme et homme.

Jensen dirait que le symbole est passé du stade de l'expression au stade de l'utilisation. La dénomination par noms d'animaux est prête à se détacher du contexte religieux. Dès lors, plusieurs clans faisant alliance pour former une tribu, ont pu convenir de règles matrimoniales en vue d'assurer une circulation égale des femmes d'une moitié ou section ou sous-section dans les autres, et l'on aura utilisé un ensemble d'animaux aux caractères différenciés (ou dont on découvrirait après coup les différences) pour désigner à quel groupe chacun appartenait, et dans quel autre groupe les hommes devaient se marier. Mais des groupes ont pu adopter comme système dénominateur d'autres couples; le ciel et la terre, le soleil et la lune. Et la mythologie de ces groupes sera tout autrement orientée que celle des anciens chasseurs restés fidèles à leur symbolique. Enfin quand les clans se dissoudront dans les cités, les groupes deviendront des castes et, dispersées à travers les villages, celles-ci pourront être endogames.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 27. LE MANA

##### 27.1 Le mot et l'idée

En 1891, Godrington discerna ce concept fondamental des Mélanésiens, qu'il définit comme étant un pouvoir surnaturel impersonnel, comme quelque chose qui effectue tout ce qui dépasse la puissance ordinaire des hommes et les processus communs de la nature. Bientôt on découvrit des équivalents du *mana* dans tous les continents et toutes les cultures : *Wakanda, orenda, manitou, njomm, élíma, baraka, megbé, numen, dynamis, brahman*. Mauss en 1902, suivi par Durkheim en 1912, en fit une théorie de l'origine de la religion : l'animatisme.

##### 27.2 Critique

On découvrit ensuite que le mot semble d'origine indonésienne où il désigne l'efficace des dieux personnels et aussi la chance, le hasard. En 1927, Handy a montré l'ampleur que le mot a pris dans la théologie des Polynésiens aristocrates et royalistes. Lévi-Strauss en 1950 y vit une notion vide de sens susceptible de recevoir n'importe quel sens, un symbole zéro, un signifiant flottant, une fonction sémantique, une pure forme, un signe marquant la nécessité d'un contenu symbolique supplémentaire de valeur quelconque, l'équivalent du verbe être employé comme copule. Contre Mauss et Marett qui avaient chargé la notion au maximum, il la réduit au minimum. En fait, la présence des mots du type mana dans les sociétés préhistoriques ou primitives pose le problème de la notion d'être, dont l'interprétation est toujours controversée.

##### 27.3 Essai de solution

Nous proposons de distinguer trois aspects ou moments dans la notion. Il y a d'abord un aspect préconceptuel et préconscient : la notion d'être est immanente à l'intellect en acte, identique au pur désir de connaître tout le connaissable, présente au cœur de tout concept, objet de l'intellection et du jugement, terme dernier de tout le dynamisme intellectuel. C'est un concept global, de philosophie implicite, incluant dans leur indifférenciation première aussi bien les transcendants (être, un, vrai, bien, *aliquid, res*) que les transcendants. Et c'est en même temps l'aspect intentionnel, participationnel, spirituel, instrumental des choses dans la hiérarchie des êtres.

Du registre préconscient et antéprédicatif où elle opérait depuis toujours, la notion a fini par passer dans la conscience et par être exprimée dans un mot déterminé. Sa formation a pu être favorisée par l'importance prise par les fonctions différenciées de prophète, de prêtre et de roi qui accentuaient la distance entre le divin et l'humain et invitaient à voir dans les chamanes, les prêtres et les rois des intermédiaires chargés pour les autres de puissance divine et des «canaux de la grâce». Une fois saisi dans ce contexte, le symbole fut le plus souvent généralisé et appliqué à tout phénomène sortant de l'ordinaire.

Ensuite, les civilisations supérieures spécialisèrent les virtualités du mot et de sa valeur symbolique en un sens ou l'autre. Les Grecs feront de la *physis* et de la *dynamis* des concepts applicables à l'analyse scientifique des forces qui sont alors comprises comme étant «physiques» ou naturelles; les Hindous feront de *brahman* un symbole mystique; le Moyen-Âge arabe et latin élaborera, à la suite de Platon et d'Aristote, tout un vocabulaire métaphysique qui s'efforce de tirer au clair les implications de la notion globale et indifférenciée de mana.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 28. REPRÉSENTATION DE L'ÊTRE ET PRÉSENCE A L'ÊTRE

#### 28.1 Immanence et Transcendance

Immanence désigne le fait pour l'homme conscient de demeurer en soi, et transcendance le fait de se mouvoir ou d'être mu ascensionnellement au-delà de la position actuelle. L'immanence est un état violent, la transcendance est naturelle à l'être mobile. La violence qui fait obstacle au mouvement peut être due à la situation ou au sujet : car l'être spirituel et conscient est une capacité d'autonomie qui, empêchée du dehors, peut se mouvoir du dedans et suppléer à la liberté extérieure par le désir et la décision d'être libre; mais un esprit libre peut aussi renoncer à anticiper une forme supérieure de liberté et ainsi s'enfermer dans son immanence. La transcendance est donc une sortie courageuse d'un en-soi toujours menaçant. Mais étant le fait de la conscience, la transcendance ne se rend présente que par la médiation des représentations, et dans la mesure où celles-ci sont ajustées à l'être.

#### 28.2 Représentations de l'être

Les représentations de l'être ont été successivement théomorphique, anthropomorphique, cosmomorphique (T-A-C). Les petits groupes humains préclassiques étaient amenés par leur vie de relations interpersonnelles à se représenter l'être, le tout, comme un ensemble de *theoi*, de dieux, et à en établir la structure officielle : les Nouers distinguent les esprits du ciel, de l'atmosphère, de la terre. Les Classiques, qui ont fait la cité à force de loi et de raison humaines, cessèrent de croire aux *theoi*, c'est-à-dire que les symboles « divins » ne semblèrent plus vraisemblables : au lieu de Jupiter, Mars et Vénus, ils se mirent à dire raison, colère et désir. C'est l'homme maintenant qui a une structure interne et dont on peut analyser l'intelligibilité immanente. Puis les Postclassiques ont cessé de croire à la prééminence de l'homme et ils ont cherché la structure de l'univers visible : sphères concentriques des Anciens, évolution ou émergentisme des Modernes. La structure de l'homme ne fut plus qu'un calque du système sidéral ou planétaire, la raison devint le Moi ou le Conscient, tandis que la colère et le désir devenaient l'Inconscient ou le Ça. On ne pense plus en termes de facultés de l'âme mais d'instances psychiques ou mondaines.

#### 28.3 Absence et Présence à l'être

L'athéisme est une constante de l'histoire. C'est pour une part la tentation de l'immanence et pour une autre un caractère inhérent à la culture humaine sociologiquement et historiquement pluraliste. Car les *theoi* semblent invraisemblables aux Humanistes, et, après ceux-ci, l'homme a cessé d'être la mesure de toutes choses. La religion en tant que doctrine et symbolisme tertiaire est d'abord un théisme, ensuite un humanisme, enfin un mondanisme (T-H-M), la théologie se fait anthropologie transcendantale, puis cosmologie pneumatique. On passe du théisme à l'humanisme par l'athéisme ou déthéisation de l'imagerie, on passe de l'humanisme au mondanisme par déanthropocentration de la vision du monde. Cette structure de l'histoire religieuse de l'humanité s'enracine dans la structure permanente de l'expérience spirituelle et de sa symbolisation, et dans la structure exemplaire de la Préhistoire. En effet, chaque fois, l'oubli de l'être et l'excessive attention aux essences peuvent être convertis en présence par l'Espace, le Temps et l'Esprit (E-T-E), qui sont des Englobants et à la fois des moyens de passage à la limite. D'autre part, cette structure a été progressivement manifestée au cours de la Préhistoire (P-N-C<sup>2</sup>), qui a mis successivement l'accent sur le Ciel (espace), la Terre-Mère et les ancêtres (temps, vie), le Soleil (héros triomphant de la caducité de la chair par l'esprit). Ainsi, l'Homme postclassique à qui il est donné d'être attentif à la structure de l'esprit (C-V-A) incarné, à celle de l'expérience religieuse concrète, à l'exemplaire de la Préhistoire, et peut-être à la révélation biblique, peut faire le discernement des esprits, se connaître comme esprit-dans-le-monde, reconnaître l'Esprit comme Englobant, et par là récupérer les symboles de l'Espace et du Temps, un chrétien dirait d'Elohim et de Yahvé, du Père et du Fils.

---

<sup>2</sup> P-N-C : Paléolithique - Néolithique - Chalcolithique

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 29. LOGIQUES

##### 29.1 Le mot logos et sa famille

Le sens premier de logos peut se déduire des emplois du latin *lego, colligo, collega*, du grec *sylogos, syllego* : c'est celui de rassemblement, de cette sorte de groupement qui s'obtient par la parole de convocation et d'exhortation des responsables d'une communauté humaine. Le second sens est celui de cette parole même qui dit et opère le rassemblement. Le troisième sens est celui de nombre et de proportion, où les individus rassemblés sont dits et comptés. Cette hiérarchie des sens reflète l'histoire sémantique du mot logos. Et c'est aussi la hiérarchie et l'histoire de la logique, de la technique du logos (*log-ikè techné*). Il y a en effet une logique qui préside au rassemblement des esprits, une logique de la conversation, une logique de la quantité.

##### 29.2 Espèces de logique

La **logique formelle**, - moins heureusement appelée symbolique, - a surtout pour objet les nombres, les quantités, tout ce qui peut être mis en ordre. Elle excelle dans les mathématiques. Celles-ci se tiennent au niveau de l'intelligence directe des essences quantifiables, de leur simple appréhension, sans autre référence à la réalité que le résidu empirique dont elles partent : le lieu, le temps, le continu, l'écart différentiel. Il leur suffit de manipuler sans contradiction des quantités pensables. - La **logique discursive** a pour objet les mots en position de phrase et l'argumentation. Elle ne se satisfait pas de penser, elle juge, elle discerne s'il y a adéquation entre ce qui est dit et ce qui est. Elle se réfère à la réalité objective. Elle excelle dans la réflexion et le dialogue dans lesquels soi en tant qu'autre ou l'interlocuteur exigent que les affirmations soient cohérentes. - La **logique transcendantale** a pour objet les symboles, les images dynamiques dont les personnes et les groupes se servent pour diriger leur conduite, passer de la conscience au verbe de vérité, de celui-ci à l'amour et de l'amour à l'action. Elle inclut l'activité, non seulement de la réflexion et du jugement, mais aussi de la volonté. C'est proprement la logique du coeur. Elle est œuvre de recueillement, c'est-à-dire de réflexion à la seconde puissance où la personne qui juge se saisit réflexivement comme obligée d'être conséquente avec elle-même. Elle est en même temps œuvre d'analogie, c'est-à-dire de mouvement ascensionnel du logos, qui est transcendant au sujet où il opère.

##### 29.3 Relations génétiques et dialectiques

Les nombres sont fondés sur les mots et les mots sur les symboles. Les symboles sont corrélatifs aux actualités et aux possibilités de l'être, les mots le sont aux formes de pensée et d'action qui sont intelligibles dans un milieu donné, les nombres sont corrélatifs aux objets matériels sensibles. Quand elles sont elles-mêmes objets de science, ces médiations relèvent respectivement de la mathématique, de la linguistique, de la symbolique. La mathématique fournit leurs instruments aux sciences de la nature, la linguistique aux sciences de l'homme (« sciences sociales »), la symbolique aux sciences de l'esprit (« humanités »: lettres, arts, philosophie, théologie, histoire des religions). Les sciences de la nature sont postérieures aux sciences de l'homme, et celles-ci aux sciences de l'esprit. Mais les sciences de la nature ont pris possession des méthodes qu'elles mettent en œuvre depuis toujours plus tôt que les sciences de l'homme, et celles-ci plus tôt que les sciences de l'esprit. C'est pourquoi les mathématiciens et les naturalistes ont le sentiment d'être plus rigoureux que leurs confrères sociologues, et ceux-ci que les philologues et les historiens. En fait, la rigueur mathématique repose sur celle de la langue, et celle-ci sur celle de la tradition spirituelle dont elle émane. Plus la société devient complexe, plus elle a besoin de perfectionner sa langue et sa pratique du nombre et plus aussi il est nécessaire que quelques-uns au moins de ses membres redescendent aux sources du langage, au verbe et à l'amour, au Logos transcendant.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 30. ESPRIT - TEMPS - ESPACE

##### 30.1 Analogie

L'analogie est le mouvement ascensionnel (ana-) du logos, le mouvement même de l'âme qui, dès là qu'elle est conçue est habitée par la conception de l'être qui l'attire à soi. Ce mouvement est d'abord pré- ou sub-conceptuel, il est identique au dynamisme de l'esprit et décomposable en ses trois instances : C-V-A. C'est un acte par lequel l'esprit se recueille (ana-lego), se connaît comme référé à l'être (C), se possède (V) et se donne (A), ou encore par lequel, d'abord extasié, il s'enstasie, s'immanentise et se transcende, - rendu ainsi capable de connaître et de vouloir l'autre en tant qu'autre. À l'intérieur de la conception de l'être, les êtres peuvent être conçus; mais dans l'analogie, les concepts qui médiatisent sont des contenus de jugement et non de simple appréhension. Les jugements correspondent, isomorphiquement, à la conscience, au verbe et à l'amour : l'intellect affirme d'abord une existence comme une valeur, nie ensuite que la limite observée dans l'existant individuel soit pertinente du point de vue de l'être total, et extrapole enfin comme existante la valeur sans limite et tout aimable.

##### 30.2 Corrélat

Le sujet transcendantal est conscient de soi au niveau de la pensée pensante et de l'intentionnalité vécue de l'être, mais non encore au niveau de la pensée pensée et de l'intentionnalité signifiée. Il le devient par la vie en société et le langage, où il se connaît comme esprit-dans-une communauté-historique-dans-le-monde. Dans cette société, il a un nom propre, le groupe dont il fait partie a un nom qui le différencie des autres, et le monde est dit appartenir à un Maître invisible et omniprésent qui a aussi un nom, - un nom qui est au-dessus de tout nom. Le nom propre personnel est un englobant grâce auquel la personne se connaît comme esprit dominant pour quelque temps une chair mortelle; le nom de famille, de tribu, de nation est un englobant par lequel on connaît que le groupe embrasse un grand nombre d'individus et leur survit, le nom du Maître invisible est l'englobant suprême par lequel l'univers matériel est senti comme fondant l'existence historique des collectivités et des individus. L'analogie, la logique transcendantale va donc de l'esprit au temps et à l'espace. Mais ce temps et cet espace ne perdent rien de la réalité spirituelle du point de départ : le Temps est l'expression abstraite et eschatologique de la durée espérée pour la communauté des esprits, l'Espace est l'expression de l'infini compréhensive de l'Esprit absolu.

##### 30.3 Formulations

Le terme transcendant du mouvement analogique peut donc être atteint et nommé d'après l'un ou l'autre de ces corrélats: Esprit, Temps, Espace (E-T-E). L'ensevelissement des morts au Paléolithique moyen témoigne que le passage à la limite se faisait alors à l'occasion d'un décès; mais la survie de l'humanité depuis les Australanthropes nous assure que depuis l'origine les esprits incarnés se transcendaient dans l'amour et le service de la vie, - au moins au niveau de l'intentionnalité vécue et simplement exercée de l'être. Le culte des Ancêtres ou le symbole de l'Androgyne opèrent la transcendance par le Temps, par une régression vers un premier principe. Le Dieu du Ciel est un symbole spatial. Entre la symbolisation par l'Esprit et celle par le Temps et l'Espace, il y a peut-être une suite chronologique aussi. Mais le succès même, à l'Âge du Bronze, de la foi aux noms spatiaux de Dieu compromettrait leur efficacité religieuse : on risquait de perdre contact avec la base du mouvement analogique. Comme s'il y avait un chemin court vers la transcendance qui ne passerait pas par le recueillement et le service du prochain. Un temps vint en tout cas où le langage théomorphique parut invraisemblable. L'Époque Classique fit monter à la conscience claire ce symbole temporel qu'est l'humanité en devenir et en espérance. Mais l'Homme passe l'homme, et l'expérience des Classiques nous a appris que l'humanité est impuissante à se faire et doit laisser se faire, par les situations mondaines, le projet d'un Autre qui est, avec nous, un esprit-dans-le-monde.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 31. RENCONTRE DES RELIGIONS

##### 31.1 Paganisme et syncrétisme

Le païen est un *paganus*, habitant d'un hameau ou *pagus* de la campagne que la mission chrétienne n'avait pas encore atteint et qui était par là compris par opposition au citoyen converti au christianisme. La saveur péjorative du mot paganisme déconseille d'en faire usage en Histoire des Religions. Syncrétisme est-il meilleur ? Le mot se lit dans Plutarque au sens de fédération de plusieurs communautés crétoises. Il reparaît au 17<sup>e</sup> siècle pour désigner un projet de réconciliation des communautés chrétiennes. Mais au 18<sup>e</sup> siècle, Diderot lui fait signifier toute combinaison de doctrines diverses, et l'Histoire des Religions l'emploie pour exprimer l'assimilation d'un dieu à un ou plusieurs autres. Cet usage est fallacieux : on a perdu de vue la référence à la volonté de communion, on a fait de la religion un système de concepts, un symbolisme tertiaire - du reste démythérisé par la littérature ou la politique, - et l'on raisonne comme si les dieux artificiellement groupés par les historiens modernes avaient été adorés en même temps dans les mêmes lieux par les mêmes personnes. L'Histoire des Religions peut faire litière de ce vocable.

##### 31.2 Polythéisme et monothéisme

Ces mots ne sont pas grecs, mais ils ont été formés sur le grec par les modernes. Ils sont ambigus, car l'opposition du multiple et de l'un n'est pas simple. Une religion n'est pas un système clos de concepts rationnels, mais un ensemble ouvert de symboles spirituels : en vertu du principe de contradiction, les concepts s'excluent mutuellement dans le discours rationnel, mais le principe d'unidiction qui opère dans le vécu de la logique transcendante fait que les symboles s'incluent les uns les autres. La religion est une pluralité interne de relations animée par un principe dynamique d'unité qui tend au faire par le dire. - Celui qui est inconscient de la façon dont il vit sa propre vision du monde, croyante ou incroyante et qui observe une religion du dehors, est frappé par la multiplicité de ses aspects et de leur apparente contradiction, et il est porté à adopter l'attitude conceptualiste. Mais celui qui la connaît du dedans l'éprouve comme un facteur d'intégration et est moins sensible à la bigarrure de ses ingrédients. Là où l'observateur positif non-engagé décrit un polythéisme, l'homme qui se soumet aux observances voit un monothéisme. Historiquement, le monothéisme n'est ni au départ ni au terme d'une décadence ou d'un progrès, mais l'un des deux pôles constants de la vie religieuse. Un individu ou une collectivité a besoin de plusieurs symboles pour vivre sa vie de relations, ces symboles tendent à former un ensemble cohérent, et ce sont les circonstances qui font que l'accent est mis tantôt sur l'ensemble tantôt sur les composantes. L'homme religieux peut penser à l'unique nature de l'Être suprême, mais aussi bien à des personnes ou personnifications divines, à des envoyés ou hommes divins et même aux aspects divins des choses inanimées. Encore un coup, polythéisme et monothéisme ne sont pas dépourvus d'ambiguïté.

##### 31.3 Écuminisme et pluralisme

Ces mots sont récents et plus justes. Pour les Grecs, l'œcumène était toute la terre habitée par opposition à la patrie, c'était le symbole d'une neuve volition de l'humanité. Les Pères de l'Église se rassemblaient en conciles œcuméniques, et l'on connaît le mouvement œcuménique moderne. On propose ici l'emploi du terme Écumène (à côté d'École et d'État) pour désigner la coexistence pacifique de plusieurs patries ou références à la Paternité qui fait de tous des frères. Pluralisme souligne la volonté de tolérance, de respect pour toutes les spiritualités, dont chacune tend à l'un à travers le multiple. Le pluralisme existe depuis l'origine, depuis la formation du couple; grâce au mot, la science moderne peut récupérer le vécu de la vie religieuse ancienne. L'antiquité gréco-romaine, qui se voyait comme une Écumène, était donc un pluralisme, une volonté de coexistence pacifique de spiritualités différentes.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 32. ESPRITS

#### 32.1 La notion

Dans le nouer *kwoth*, l'hébreu *ruah*, le grec *pneuma*, le latin *spiritus*, le français esprit, l'image de soutien est toujours celle de souffle et de vent, et chaque fois le mot a servi à poser dans l'existence des entités non-matérielles, spirituelles, des médiums de pensée et de volonté qui semblent aussi subtils que la brise ou la respiration. Pour rendre compte de cette croyance, qui est universelle chez les hommes archaïques et chez les prémodernes en général, on a proposé bien des explications réductrices. On avance ici une hypothèse qui se veut aussi respectueuse que possible de l'intelligence des anciens et des modernes. Elle repose sur le postulat qu'on ne peut faire l'économie de cette notion, et sur cet autre que l'homme est depuis toujours un être intelligent, que l'humanité est comme un seul homme qui apprendrait toujours, et que son développement est soumis à un processus d'incessante auto-correction.

#### 32.2 Sa genèse

La notion d'esprit vient de l'esprit se connaissant comme tel. L'intellect qui comprend produit un concept qui s'extériorise en des mots. Une fois proféré, le concept ne disparaît pas mais accède à une existence dite intentionnelle dans la conscience et, s'il est communiqué et surtout réalisé dans une œuvre ou un comportement, acquiert en outre une existence culturelle. Les idées, œuvres et comportements qui portent sur des objets apparentés s'agglomèrent en gestalts, en équilibres dynamiques de rapports, en systèmes. Ces systèmes, - généalogiques, économiques, politiques, rituels, cosmogoniques, etc, - qui sont des objets à leur tour, spécifient et déterminent les actes d'intelligence et de volonté des sujets qui font partie de la société en marche. Comme l'homme, qui éprouve les effets contrastés des systèmes, se connaît pour être un esprit qui ne peut, en dernière analyse, être sollicité et déterminé que par d'autres esprits, c'est depuis la préhistoire que ces systèmes ont été considérés comme des êtres spirituels. À ces universels-singuliers, le plus souvent aperçus à travers des personnalités exemplaires, on a donné des noms propres, masculins ou féminins. De là à en faire des vivants capables de reproduction, il n'y avait qu'un pas qui a été maintes fois allègrement franchi. Enfin, ces êtres ayant une influence faste ou néfaste, ils furent qualifiés de bons ou mauvais.

#### 32.3 Sa situation présente

Les hommes archaïques ont produit et retenu la notion d'esprit parce qu'ils ne pouvaient s'en dispenser pour comprendre le réel, mais ils n'ont pu corriger toutes ses déviations. Nous ne le pourrons pas davantage mais, avertis par l'histoire et la critique, les modernes peuvent et doivent l'améliorer à leur tour. À la finesse des Primitifs, ils peuvent ajouter la rigueur des méthodes structurale, génétique et dialectique. Ils peuvent faire voir que bon nombre des esprits dont parlent les diverses traditions sont des idées mais ni pures ni subsistantes, des personnifications mais non des personnes, des systèmes intelligibles mais non des substances intelligentes; que les systèmes sont dialectiquement intelligibles et gauchis d'éléments irrationnels; que le langage qui hypostasie est plein d'embûches et qu'il est aujourd'hui nécessaire d'explorer méthodiquement les aspects sociologiques et psychologiques par où ils nous sont accessibles; que ces systèmes spirituels symboliques ne sont ni totalement bons ni totalement mauvais, et qu'ils ont la possibilité de devenir par nous meilleurs ou pires; que les esprits n'ont ni sexe ni pouvoir d'engendrer mais une fâcheuse propension à proliférer indûment. D'autre part, les critiques doivent éviter le réductivisme qui les pousserait à jeté le bébé avec l'eau de la baignoire; car, une fois fait le discernement des esprits, il nous faut tâcher de faire aussi bien que les hommes archaïques : rééquilibrer les systèmes, les réinterpréter et nous appliquer à augmenter les chances de l'esprit.

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 33. EXPÉRIENCE SPIRITUELLE ET RELIGION

##### 33.1 Expérience

La racine du mot est *per-*, pénétrer à travers, traverser. Le grec *poros* désigne une percée, un passage, une issue. Tandis qu'*em-eir-ia* attire l'attention sur l'entrée dans le passage, le latin *ex-per-ientia* met l'accent sur l'issue, la réussite, l'expérience. Le français moderne dispose de quatre couples d'opposés dérivés de ces mots : empirie-empirique, empirisme-empiriste, expériment-expérimental, expérience-expérientiel. La floraison de ce vocabulaire a commencé à la fin du Moyen-Âge quand les excès de la spéculation scolastique provoquèrent le retour au donné, au sensible, à l'observable, au vérifiable. L'empirisme est une philosophie qui érige en principe qu'il n'y a d'expérience que sensible. La réussite des sciences modernes positives est due, non à la philosophie empiriste, mais à la méthode empirique. Contre l'empirisme, la philosophie a montré qu'il y a expérience aussi de la raison, expérience intellectuelle du sujet pensant conscient de ses opérations mentales. Le rationalisme est la philosophie qui pose le postulat qu'il n'y a d'expérience que rationnelle. Contre le rationalisme, le spiritualisme a montré que l'esprit aussi a des expériences observables et vérifiables où la liberté s'éprouve et se définit dans l'essai, l'épreuve, l'entreprise qui la pousse à traverser le monde jusqu'à l'Esprit absolu.

##### 33.2 Expérience spirituelle

Au delà de la raison raisonnante proportionnée aux essences sensibles, il y a donc une capacité de l'être en sa totalité : c'est la personne par opposition à la nature, l'esprit par opposition à la raison et à la sensibilité. Sous le Moi psychique et empirique analysable en instances de conscient et d'inconscient, il y a le Sujet rationnel et transcendantal avec ses structures de recherche et ses catégories mentales, et sous le Sujet il y a la Personne qui se fait et se refait à travers la personnalité et le personnage dans la communauté, la communication et la communion. L'éducation commence par imposer un masque, un personnage, un moi psychique, un surmoi parental, une possibilité de devenir sujet; là-dessus, elle favorise l'émergence d'une personnalité ayant sa manière propre d'utiliser les structures et les catégories du milieu culturel où elle évolue; sur ce double fond, la personne dessine peu à peu son orientation singulière en se saisissant et se voulant comme capacité unique, ineffable, non-transparente à soi, de l'être total, et en même temps comme puissance impuissante qui a besoin que le principe du tout l'aide à remplir son rôle de partie, et qui peut refuser d'y recourir. Chaque fois que l'esprit agit comme une personne pour qui il y va de tout, il y a expérience spirituelle et discernement des esprits, c'est-à-dire auto-détermination par rapport aux systèmes psychiques, rationnels et spirituels qui lui préexistent dans l'être ou dont il anticipe et conditionne l'existence.

##### 33.3 Spiritualité et religion

Une spiritualité est un art de faire durer les bienfaits d'un ensemble plus ou moins cohérent d'expériences spirituelles exemplaires. Tout adulte a une spiritualité, fût-elle matérialiste ou hédoniste; l'adulte réfléchi a une spiritualité critique en alerte qui le rend capable de conversion; l'adulte responsable et conséquent s'interroge sur la valeur comparée de sa spiritualité et de celle des autres. Quand plusieurs adultes ont une spiritualité dont les symboles inducteurs communs sont nombreux, il y a un mouvement spirituel; quand ces personnes se groupent en association stable, il y a société spirituelle; quand cette société vise l'Esprit absolu et détermine des moyens de l'atteindre qui lient ses adhérents, il y a religion au sens médiéval du terme; quand cette religion incline ses membres à l'exercice d'activités sociologiquement bienfaisantes, il y a religion au sens moderne du mot; quand une telle religion se sclérose dans son sacré, les exigences de la Sainteté sont éprouvées à nouveau, à quoi répond une foi vive et prophétique, créatrice de nouveaux liens profanes.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 34. RELIGION

#### 34.1 Le mot

Il vient du latin *re-lig-io*. Comme la racine signifie lier, que le suffixe exprime l'action et le préfixe la reduplication, le mot veut dire l'action de se lier doublement. Et comme dans l'usage, il s'agit toujours de liaison aux dieux, le mot signifie le sentiment de crainte révérentielle qui empêche de faire une action réputée mauvaise et que les dieux peuvent punir. Mais *religio* est parent d'*alligo*, *obligo* et *negligo* : c'est donc sur un fond d'alliances et d'obligations que les Latins distinguaient les *religents* des négligents, ceux-ci niant (*nego*) la valeur ligatoire des liens traditionnels. Dans le latin ecclésiastique et en vieux français, le mot signifia d'abord soit le monastère (entrer en religion), soit la vertu qui incline à rendre hommage à Dieu et qui est un juste milieu entre la superstition et l'impiété. Mais ensuite, face à l'Islam qui apparaissait comme une superstition le mot en vint à désigner la (seule vraie) religion, le catholicisme. C'est sur cette base que le 18<sup>e</sup> siècle, qui cessait d'être catholique et même chrétien, donna au mot le sens de système quelconque de croyances, de rites et de préceptes, qui est encore celui des religiologues.

#### 34.2 Définition

Il faut retenir les trois définitions : latine, médiévale et moderne, et aussi les trois approches : théologique, philosophique et positive. L'homme étant E-R-N<sup>3</sup>, l'intelligibilité immanente de la religion implique les notions suivantes : activités, personnalités, sociétés spirituelles; vertu morale de juste milieu entre la superstition et l'impiété; système et symboles actuels, gestuels, conceptuels. La science positive s'intéresse au système, la science philosophique à la vertu, la science théologique à la vie de l'esprit. Chacune de ces sciences opère par abstraction enrichissante : négligeant les aspects pour elle non-pertinents, concentrant méthodiquement l'attention sur un aspect formel déterminé, chacune contribue à faire avancer la connaissance de la religion concrète. Mais à une double condition : qu'elles respectent chacune les autres compétences ainsi que l'ordre des notions, qui est double. En soi, la vie spirituelle est la source de la vertu morale et celle-ci est la source du système symbolique; pour nous, il faut partir du système, remonter à la vertu et de là à la vie spirituelle créatrice. On peut donc définir la religion : un dynamisme spirituel générateur de juste équilibre dans le choix et l'usage des symboles anciens et nouveaux.

#### 34.3 Réalité

Concrètement, une religion a toujours des antécédents et des conséquents à la fois ontologiques et historiques. Elle présuppose une expérience ontologique exemplaire où, en une personne ou un groupe de personnes privilégiées, les exigences d'une plus grande intégration humaine et sociale ont été perçues et consenties. Elle prédispose à la création de liens, d'obligations et d'activités socialement bienfaisants dont l'ensemble forme une culture. Et voici l'histoire : la religion a pour point de départ matériel les débris d'une culture antérieure, et elle est au point de départ formel d'une nouvelle culture. Avec le temps, toute culture acquiert une certaine autonomie par rapport à la religion qui la sous-tend, et finit même d'ordinaire par s'opposer à elle : le succès culturel encourage l'impiété, les fonctionnaires de la religion sont superstitieux, la vertu équilibrée se fait rare, les enfants n'ont plus accès qu'au système et, une fois adultes, rejettent aussi la vertu et la vie spirituelle. Mais alors les biens de civilisation, multipliés par le goût de vivre et de faire vivre, sont accaparés par quelques-uns et font obstacle à la charité et à la liberté. La communauté s'émiette, et les sentiments de frustration qui accompagnent cet émiettement peuvent être le milieu ou bouillon de culture où une nouvelle saisie exemplaire des exigences de l'être peut être effectuée et généralisée. De cette saisie l'origine et la fin transcendantes semblent être de mieux en mieux dégagées à mesure que de tels cycles s'engrènent les uns dans les autres.

---

<sup>3</sup> E-R-N : Esprit - Raison - Nature

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 34\*. RELIGION

##### 34\*.1 Le mot

Il vient du latin *re-lig-io*. Comme *ligo* signifie lier, que le suffixe exprime l'action et le préfixe la reduplication, l'étymologie évoque le fait de se lier doublement, et comme, dans l'usage, il s'agit toujours de liaison aux dieux, le mot signifie le sentiment de crainte révérentielle éprouvé à l'égard des dieux : le *religens* ou le *religiosus* est celui qui est rempli de cette crainte. Mais *religo* (relier) est parent d'*alligo* (allier), *obligo* (obliger) et *negligo* (négliger) : c'est donc sur un fond d'alliances et d'obligations que les Latins distinguent les religents des négligents, ceux-ci niant (*nego*) la valeur ligatoire des liens traditionnels. - Dans le latin ecclésiastique et en vieux français, le mot signifia d'abord soit le monastère (entrer en religion) soit la vertu qui incline à rendre un juste hommage à Dieu et qui s'oppose à la superstition et à l'impiété. Mais ensuite, face à la superstition de l'Islam, l'Europe médiévale se comprit comme possédant la (seule vraie) religion, et, jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, le mot conserva en français le sens de religion catholique. - Au 18<sup>e</sup> siècle, il prit le sens de système quelconque de croyances, de rites et de préceptes, qui est encore celui des religiologues.

##### 34\*.2 Le concept

La religion telle que définie par les Modernes est un produit, ce produit est en principe le fruit de la vertu que considéraient les Médiévaux, la vertu est la forme prise par le sentiment que les Anciens mettaient en évidence. Besoin est donc de concepts non seulement opératoires mais explicatifs. Nous proposons de distinguer religion et ligation, symboles religieux et symboles ligateurs, et de diviser ceux-ci en ligatoires, obligatoires et préligatoires. Par les premiers de ceux-ci, l'esprit qui a anticipé une totalité mobilise ses énergies pour réaliser son projet; par les seconds, un même ensemble d'images devient contraignant et efficace pour plusieurs esprits, et il y a société; par les troisièmes, le psychisme individuel est préaccordé à vivre dans cette société, où il y a histoire. Mais le mouvement P-A-O<sup>4</sup> commence en-deçà de P et se poursuit au-delà de A; en outre, sa direction peut être inversée en A-O-P : tablant sur les archétypes collectifs préconscient et préligatoires, l'éducation inculque le sens de l'obligation et dispose aux engagements personnels. Il y a donc une activité transcendante (antérieure, concomitante, postérieure) au schème ternaire des symboles ligateurs. La religion apparaît alors comme une religion : c'est lorsque, dans un milieu donné, les symboles, collectivement assumés par des esprits incarnés, sont expressément orientés vers la ligation à un esprit transcendant pour un plus grand bien de la totalité anticipée et, à la limite, de toute totalité, qu'il y a religion : d'abord activité, puis personnalité, enfin société spécifiquement religieuse.

##### 34\*.3 La réalité

Une neuve attention au symbole rend ainsi possible l'intelligence de la religion non seulement comme système mais comme vertu consciente et dynamisme préconscient. On peut étudier la phénoménologie, la sociologie, la psychologie de la religion, et aussi bien son histoire qui est parallèle à celle des symboles ligateurs. On voit qu'une société peut disposer d'une pléthore de ces derniers sans être particulièrement religieuse mais plutôt superstitieuse ou séculière, que les primitifs ne sont pas plus religieux que les évolués, que ce qu'on appelle la religion d'État n'est peut-être pas une religion, que le caractère séculier des ligations est normal, que la religion intervient pour simplifier les symboliques hypertrophiées ou enrichir celles qui s'atrophient, et qu'elle ne peut manifester la pureté de son essence qu'à un stade avancé du développement de l'humanité. C'est ainsi que l'Histoire des Religions peut être tonifiante pour ceux qui ont des raisons de demeurer ou de devenir religieux, prophétiquement ouverts à l'Idée qui nous enveloppe et nous hante.

---

4 P-A-O : Production - Activité - Obligation

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 35. STRUCTURE DE L'HISTOIRE MONDIALE

	M Méta-histoire	E esprit incarné C couple F famille	CVA (PSR)	1
Pré-classique	P Préhistoire	P paléolithique N Néolithique C chalcolithique	P S R	2
	B Bronze	A Ancien M Moyen R Récent	P Prophétie S Sacerdoce R Royauté	3
(E A A) Euro- Afro-Asiatique				
C Classique	I Israël G Grèce R Rome	Asie du Sud Est Inde Chine	A I C	P S R
	O Écumène Occidentale	E Église	O Écumène oriental	E-E-E PSR
P Post-classique		I Islam C Chrétienté M Modernité  S Socialisme	P S R  P (P-F-E)	4 5 6

C-V-A : Conscience - Verbe - Amour  
 P-C-P : Préclassique - Classique - Postclassique  
 M-P-B : Métahistoire - Préhistoire - Bronze  
 E-C-F : Esprit incarné - Couple - Famille  
 P-N-C : Paléolithique - Néolithique - Chalcolithique  
 A-M-R : Ancien - Moyen - Récent  
 I-G-R : Israël - Grèce - Rome  
 A-I-C : Asie du Sud Est - Inde - Chine  
 O-E-O : Écumène occidentale - Église - Écumène oriental  
 I-C-M : Islam - Chrétienté - Modernité  
 S : Socialisme  
 P-S-R : Prophétie - Sacerdoce - Royauté  
 E-E-E : Écumène - École - État  
 P-F-E : Père - Fils - Esprit  
 E-A-A : Euro - afro - asiatique

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 36. ESSENCE ET EXISTENCE DE LA RELIGION

#### 36.1 Mouvement transcendantal

C'est le mouvement de la science humaine en tant qu'il est transcendant aux positions, aux individus, aux groupes, aux écoles, aux moments et aux lieux. C'est un mouvement circulaire et polycentrique qui, selon le point de vue auquel on se place, a l'air de commencer ou de s'achever soit dans la science dite positive, soit dans la philosophie, soit dans la théologie, mais qui, en fait a son centre en plusieurs points de la sphère, et sa circonférence inassignable. Par exemple, la science positive peut décréter que, au moins méthodologiquement, elle est au point de départ du savoir rigoureux; mais les historiens de la science et de la culture peuvent objecter que la science positive et méthodique n'est pas, au plan de l'histoire mondiale, concevable sans les substrats théologiques et philosophiques des Époques archaïque et classique.

Pour fonder réellement la science humaine comme collaboration transtemporelle des hommes à un savoir-pouvoir par lequel l'Humanité travaille à se faire, il faut considérer la science comme analogique, polymorphe et en continuel devenir où toute thèse ne peut être, un jour ou l'autre, que dépassée, transcendée, soit à l'intérieur du système où elle s'énonce, soit eu égard à d'autres systèmes, intérieurs cette fois au système de systèmes potentiel qu'est le savoir humain en devenir.

Et pour éviter le relativisme, il faut poser que les propositions de base peuvent être ou bien des positions qui appellent développement ou bien des contre-positions qui provoquent leur propre renversement par le dynamisme de la science intégralement comprise. Par exemple, en acceptant comme vraie la proposition que Dieu existe, s'il se trouve un temps de l'histoire où un grand nombre d'écoles soutiennent le système athéiste, inévitablement un jour le progrès de la pensée renversera cet ensemble de propositions comme étant des contre-positions.

On suggère ici un système de relations de base, mais où, évidemment, les problèmes de base ne sont pas discutés. La science des religions doit tenir compte de tout le système et du dynamisme humain intégral.

## RÉEL

Sujet reconnaissant	Logiques	Médiations	Disciplines	Philosophie	Objet connu
Esprit	transcendante	symbolique	ontologie	Tout (Dieu)	
incarné	discursive	linguistique	anthropologie	Humanité (Histoire)	
dans-le-monde	formelle	mathématique	cosmologie	Monde	

La religion est proprement spirituelle, transcendantale, symbolique ontologique, intégratrice, mais elle ne peut être adéquatement comprise sans référence à tous les autres ordres du réel.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 36. ESSENCE ET EXISTENCE DE LA RELIGION

##### 36.2 Mouvement ascendant

C'est le mouvement qui choisit de prendre comme point de départ pour la lecture des faits religieux ce qui est le plus simple pour nous, le plus primitif, le plus fondamental, le plus vécu et le moins pensé de pensée pensée.

Le tableau suivant suppose admise la position qui veut que la religion comprenne à la fois ce qui chez les chrétiens se dit : Dogme, Liturgie, Morale, et chez la plupart des ethnologues : Mythes, Rites, Coutumes. On a cherché 1) à définir un terme commun dont ces trois composantes seraient des parties, c'est le symbole; 2) à mettre un ordre génétique dans cette structure, c'est la qualification des symboles en primaires, secondaires, tertiaires; 3) à faire admettre comme techniques et plus propres à l'analyse phénoménologique des termes neutres et commençant par la même lettre, ce qui en facilite la mémoire : Rapports, (au lieu de Règles, qui suppose le mouvement descendant), Rites, Récits; 4) à opposer dans chaque niveau une orientation correcte et une orientation déviée du symbolisme, autour d'une notion moyenne qui n'est ni religieuse ni irréligieuse, et, encore une fois, à choisir des termes qui commencent par la même lettre.

	Conceptuels	Tertiaires	Récits	Mystère Métaphore Mythe
SYMBOLES	Gestuels	Secondaires	Rites	Sacrement Sympathie Sorcellerie (magie)
	Actuels	Primaires	Rapports	Héroïcité Humanité Hostilité

Le mouvement ascendant ne se termine cependant pas au symbolisme tertiaire. J. Wach distingue ici le mythe (mystère serait préférable), doctrine et dogme. Les récits mettent en scène divers types de personnages : des hommes, des esprits, un grand Dieu. Nous posons en thèse qu'il y a une typologie universelle des personnages «récituels»: les héros, les ancêtres, les dieux. Les héros sont des hommes animés par un esprit puissant, les ancêtres protègent leurs descendants, les dieux soutiennent l'univers. Ils ont respectivement rapport au corps mortel qui triomphe de la mort, à la tribu qui survit, à l'univers qui résiste au chaos. On peut les caractériser comme Esprit-Temps-Espace (E-T-E).

D'autre part, le dogme chrétien distingue le Père, le Fils, l'Esprit à l'intérieur même du « symbole spatial » des personnages récituels : le Dieu cosmique créateur et conservateur du monde est en soi P-F-E. Mais les premiers chrétiens, qui avaient connu Jésus de Nazareth selon la chair, ont fait après sa passion et sa résurrection l'expérience de son Esprit, ils ont alors reconnu qu'il était Fils de Dieu, et que Dieu est son Père.

On peut donc poser que la structure ternaire du symbolisme (lequel peut être utilisé à d'autres fins que religieuses) se redouble elle-même deux fois : une première fois dans la dialectique propre à chaque religion ou à un ensemble historique de religions, une seconde fois dans la religion chrétienne: R-R-R, E-T-E, P-F-E sont ainsi à la fois parallèles et superposés. Soit le tableau :

	Père
	Fils
	Esprit
Esprit	
Temps	
Espace	
Récits	
Rites	
Rapports	

## HISTOIRE DES RELIGIONS

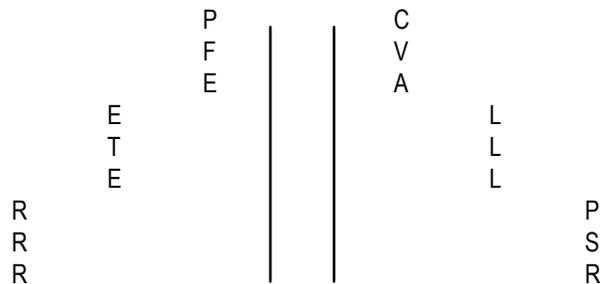
### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 36. ESSENCE ET EXISTENCE DE LA RELIGION

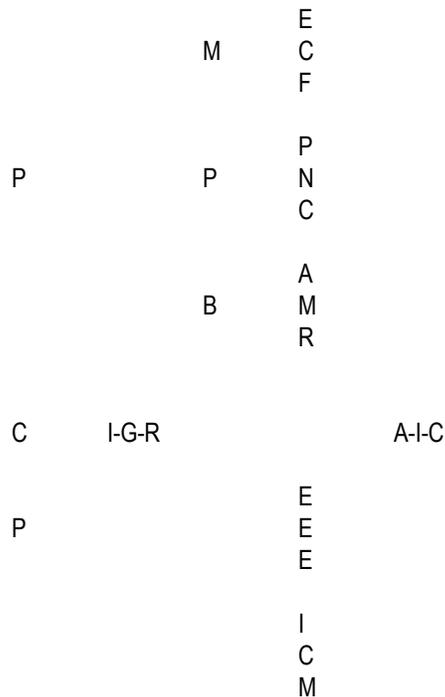
##### 36.3 Mouvement descendant

C'est le mouvement qui part de ce qui est premier en soi et dernier pour nous, c'est-à-dire de la seconde réduplication du symbolisme, si l'on est chrétien, de la première si l'on est simplement théiste, ou même des Récits, si l'on est positiviste. On pose alors que Dieu est créateur de l'homme à son image ou au moins un principe premier.

Le mouvement ascendant ayant pour nous abouti à Dieu, on postule que le mouvement inverse aboutit à l'homme par des structures analogues. L'Esprit absolu P-F-E a pour image l'esprit créé C-V-A qu'il conforme à lui-même par les vertus théologiques F-E-C. Mais cette image est celle d'un esprit-incarné-dans-le-monde, d'un être à qui le monde vient par la médiation de la mère, à qui un concentré d'histoire est communiqué par le système de la langue qui se superpose aux premiers symboles, à qui enfin il est donné d'être un esprit à son tour par la parole. J. Lacan distingue : Symbolique-Imaginaire-Réel; nous avons dit souvent V-L-P, Verbe-Langue-Parole; on pourrait dire aussi L-L-L, Logos-Langue-Locution. Enfin, les trois fonctions socio-spirituelles de P-S-R sont corrélatives respectivement aux symboles tertiaires, secondaires et primaires (ici les Rapports deviennent des Règles). Rappelons que P-S-R est l'extériorisation de C-V-A et de L-L-L. Soit donc :



Le schème P-S-R est une structure récurrente, elle s'imite bien des fois elle-même et, si l'on adopte le point de vue chrétien, on dira qu'elle tend à être une imitation parfaite de la Trinité. Elle tend à ce maximum-optimum par une série ordonnée de répétitions homologues et analogues d'elle-même. La feuille PP : 35 en donne une idée. En bref :



# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 36. ESSENCE ET EXISTENCE DE LA RELIGION

#### 36.4 Mouvement scandant

Ce néologisme, de même structure que les termes précédents, est forgé d'après le latin *scandere*, monter, et de son dérivé français scander, (4. *Scansion*) : il veut suggérer le rythme de l'histoire comme quelque chose de heurté. Le processus de transcendance, d'ascension et de descente n'est point harmonieux mais dysrythmique : la religion est toujours plus ou moins une tension entre des extrêmes qui en un sens, font partie d'elle-même et, en un sens, lui sont étrangères. La religion concrète est tiraillée entre le rêve, l'espoir ou la prétention d'un esprit pur et d'une foi sans religion, et, d'autre part, l'assurance de plus en plus fière d'une pensée qui ne se veut rien d'autre que profane. Il faut tenter d'exprimer cela avec des termes qui soient en relations déterminées à l'intérieur d'un système.

La religion est de l'ordre du dire, de l'expression; elle présuppose une expérience; elle prédispose (ou devrait predisposer) à l'action. On peut spécialiser trois mots pour dire chacun de ces aspects du dynamisme humain : Saint - Sacré-Profane (S-S-P), qui sont expliqués sur la feuille PP : 13. On peut enrichir cette nomenclature par un autre système de références qui fait aussi image, en faisant des variations sur le mot religion lui-même. Re-lig-ion vient de la racine qui a donné au français le mot ligature, lien. Or Bergson commence son étude de la religion par un chapitre sur l'obligation, qui est de même racine. D'autre part, le nom biblique pour religion est *bérit*, qui a aussi le sens de lien, et que le français traduit très correctement par alliance, qui vient de *al-lig-antia* et qui est encore de la même racine que religion. Pour donner une vue compréhensive de la religion, de son point de départ (spirituel, expérience de la sainteté ou transcendance de Dieu) et de son point d'arrivée (politique, détermination de la manière dont Dieu veut être présent dans les hommes qui s'allient les uns aux autres), on propose le système suivant de relations :

	Religion	
Ob-ligation	Re-ligation	Al-ligation
Spiritualité	Communauté généreuse redoublant les liens	Politique
Saint	Sacré	Profane
Racine	Tronc	Fruit

Ce système de relations est le plus compréhensif de tous, il inclut la pensée, l'action, les groupes et les cycles historiques, et il embrasse en puissance la totalité de l'histoire. La religion part toujours de liens onto-historiques déjà donnés comme matière et de l'idée de nouveaux liens, libérateurs cette fois des liens asservissants, afin de travailler à faire la communauté des hommes liant tous les individus humains du passé, du présent et du futur en un seul Homme égal à son Idée. Une expérience de la sainteté de Dieu et de ses exigences devient exemplaire pour plusieurs âmes généreuses qui se vouent librement à favoriser la charité et la justice entre les hommes. Puis l'élan se ralentit, les institutions se durcissent, l'injustice se généralise, faute d'âmes généreuses et liantes : il n'y a plus de Sainteté, le Sacré est paralysant, le Profane est profané. Alors, du sein de l'Humanité en péril émane une ou quelques personnalités prédisposées à subir l'impact de l'Idée d'Homme telle que son Créateur l'anticipe. Une nouvelle spiritualité apparaît, puis une nouvelle religion, et une nouvelle période historique où le politique utilise les énergies spirituelles ainsi libérées au sein de l'humanité.

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 37. MYTHE ET MYTHOLOGIE

#### 37.1 Mythe

L'étymologie est inconnue. En grec, trois couples d'opposition scandent l'histoire sémantique du mot : Il a d'abord signifié l'énoncé d'un modèle, motif ou projet d'action; puis, comme l'exécution peut ne pas suivre l'idée, *mythos* fut opposé à *ergon* comme intention à réalité. Au 5<sup>e</sup> siècle, l'esprit critique incita les historiens et les philosophes à distinguer *mythos* et *logos* comme faux et vrai. Plus tard, saint Paul opposa au mythe le logos de la vérité chrétienne, appelé aussi mystère. Des auteurs ecclésiastiques latins le français hérita au 14<sup>e</sup> siècle l'adjectif mythique, dont l'emploi cependant fut rare jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle. Mythe lui-même affleure en 1818. En notre siècle, le langage courant ne retient que la valeur négative de récit fabuleux; dans la langue philosophique, l'acception favorable voisine, depuis environ 1950, avec le sens péjoratif; le vocabulaire scientifique restaure la valeur positive préhellénique, mais alors le mythe devient mytho-logie.

#### 37.2 Mythologie

La mythologie est soit le discours mythique par opposition au discours logique, soit le logos des mythes, la science de leur logique propre. La logique récupératrice de la logique mythique est d'abord et successivement formelle, discursive et transcendantale. Les structuralistes considèrent les mythes comme des systèmes de différences signifiantes, les fonctionnalistes comme des moyens de communication intracommunautaire, les phénoménologues comme des expressions d'une visée et saisie originale du réel. Mais la science des mythes utilise encore les méthodes génétique et dialectique pour rendre intelligible la série diachronique des formes successives prises par un même mythe ou ensemble de mythes. Comme il apparaît alors que le mythe contient des aspects déviants qui, d'abord confondus, sont ensuite ou bien éliminés ou bien éliminateurs, il peut être utile de parler en général de récit exemplaire, et d'employer l'adjectif mythique pour désigner les éléments aberrants et l'adjectif mystérieux pour désigner ceux qui de soi acheminent l'esprit des auditeurs vers la réalité objective de l'être à connaître et à vouloir correctement.

#### 37.3 Démythologisation

C'est le rôle du même logos, - i.e. de la méthode critique immanente à l'ensemble des chercheurs et transcendantale à chacun d'eux, que dans l'abstrait on appelle philosophie, - de fonder la diversité et la complémentarité des méthodes empiriques, comme on vient de le faire. Mais c'est aussi, ouvrant les parenthèses fermées par les recherches dites positives, de situer le mythe dans l'ensemble plus vaste de l'histoire humaine et d'expliquer une plus haute positivité. De ce point de vue universel, la pensée, consciente du progrès accompli et consciente de soi comme promotrice, s'occupe à démythologiser, à dépouiller les traditions antérieures de leurs composantes mythiques biaisées, et à dénoncer les apories de leur logique. En deuxième lieu, réfléchissant sur sa propre histoire, elle constate que le logos de la logique est impuissant à prévenir les rechutes de la pensée dans le mythe, et que l'esprit humain a toujours besoin de ces modèles idéaux, récits exemplaires, images dynamiques qu'on peut appeler mystères. En troisième lieu, alors, elle peut s'ouvrir à un plus profond Logos et chercher s'il n'existerait pas dans l'humanité une tradition de pensée et d'amour qui donne le moyen de redresser les mythes en mystères et d'adhérer à ceux-ci en rejetant ceux-là. Cette dernière recherche fait partie intégrante de la science des mythes intégralement comprise; mais comme cette science porte sur un objet dans l'essence duquel il est d'être diversement interprété, il faut être reconnaissant aux chercheurs de tout acabit d'en explorer les aspects particuliers avec d'autant plus de rigueur que l'angle d'attaque est plus aigu.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

### PRINCIPES ET PROPOSITIONS

#### 38. ÉTAT - ÉCOLE - ÉCUMÈNE

##### 38.1 C-V-A et E-E-E

En biologie, l'ontogenèse répète la phylogenèse, mais en anthropologie, le devenir de l'humanité reflète celui de l'homme. L'histoire est la manifestation progressive de l'esprit (C-V-A), la séquence ordonnée des états qui sont significatifs pour l'ensemble de l'espèce et dont les acquisitions, déposées dans les langues de certaines sociétés, sont de plus en plus intégrées par des personnes et des groupes influents. Ces états sont homologues à la structure fondamentale, mais, considérés les uns par rapport aux autres, ils sont analogues, ascensionnels, ils tendent à une limite qui est l'institution, dans des groupes stables de personnes responsables et engagées, des trois instances de l'esprit. Un statut devrait être conféré à la pluralité interne des consciences (reconnaissant les autres comme parties avec elles mêmes d'une totalité en formation), à la collaboration dans la recherche et la communication de la vérité, à la communauté de vie dans le partage des biens. On peut appeler ces institutions respectivement : Écumène, École, État. Parvenue aux abords de sa maturité, à l'Époque Postclassique, l'humanité envisage l'Idée compréhensive qui préside à la coexistence et à la coactivité des hommes : c'est une anticipation et une superstructure directrice, et c'est en lui comparant les états successifs de l'humanité postclassique qu'on peut le mieux les expliquer.

##### 38.2 Personnes et fonctions

Ces institutions de l'esprit sont des personnes morales, des groupes autonomes de libertés maîtresses de soi et capables de donation réciproque. Elles sont humanisantes, factrices d'humanité, dans la mesure où elles sont en même temps pour soi et pour autrui, - hypostases d'une unique nature animée d'un mouvement perfectif et circulaire. L'Écumène se donne à l'École et à l'État, l'École se donne à l'État et à l'Écumène, l'État se donne à l'Écumène et à l'École, et tous trois se dévouent au progrès des libertés et des fidélités créatrices qui sont appelées à concourir au progrès de l'Idée elle-même. Mais ces donations sont dramatiques : l'Écumène est secouée en profondeur par une tension prophétique qui lui fait anticiper et espérer une unité meilleure, l'École est la dépositaire fragile de traditions sacrées et cumulatives qui restent toujours à la merci des barbares, l'État est le régent d'un bien commun constamment menacé par la volonté de puissance. Aucune de ces institutions de soi planétaires ne s'identifie avec les groupes qui chaque fois se réclament de ses idéaux. Ce sont des fonctions distinctes de leurs organes. En effet, elles sont entre elles, on vient de l'entrevoir, comme P-S-R. Mais ces fonctions sont désormais non plus successives ou caractéristiques chacune de certaines sociétés, mais ensemble possession difficile et idéale de l'humanité entière par le truchement des sociétés avancées responsables des pauvres.

##### 38.3 Rome, Grèce, Israël

En Occident, il y a eu trois centres de condensation institutionnelle des trois fonctions et instances de l'esprit: Rome, Athènes, Jérusalem. La fonction royale est symbolisée par Rome qui a créé la première forme d'État mondial, la fonction sacerdotale par Athènes qui a donné le modèle de l'École universelle, la fonction prophétique par Jérusalem qui s'est comprise comme le lieu de rassemblement de tous les peuples. Mais ces embryons d'institutions planétaires pointent vers une distinction de leurs deux composantes : la justice et la charité. Créations de la charité, elle sont en soi des formes de la justice, de l'ajustement réciproque des personnes, des groupes et d'elles-mêmes comme personnes morales universelles. À ce point de vue elles sont terminales. Mais elles laissent la possibilité aux trois instances de l'esprit et aux trois fonctions de se condenser en un unique esprit incarné en qui serait accompli le dynamisme religieux qui entraîne l'humanité depuis les images créées de la nature divine jusqu'à la connaissance et à l'amour béatifiant des trois personnes.

# HISTOIRE DES RELIGIONS

## PRINCIPES ET PROPOSITIONS

### 39. LA RELIGION ET LES RELIGIONS

#### 39.1 La religion

Considérée abstraitement, la religion peut être définie comme un ensemble plus ou moins cohérent de croyances, de rites et de pratiques (symbolismes tertiaire, secondaire, primaire), ordonnée à relier les hommes les uns aux autres et, dans l'acception ordinaire du terme, à des êtres surnaturels, défunts, esprits, Dieu. La religion et la morale ouvertes (sur toute l'humanité et tout le réel) se déploient à la fois sur le plan de la charité et sur celui de la justice : la justice est la charité instituée, fruit d'actes créateurs et condition de nouvelles créations de charité. Quant à la charité, elle est le dernier terme de la structure de l'esprit (C-V-A), qui est récurrente et qui se transcende constamment elle-même en de nouvelles institutions dont la limite n'est autre que l'achèvement de la communauté des esprits. Dès lors, concrètement prise, la religion est la totalité potentielle des formes de vie liante génétiquement et dialectiquement ordonnées.

#### 39.2 La religiosité

La religion concrète est l'œuvre de l'esprit, le fait des personnes religieuses qui se lient elles-mêmes à l'être et qui travaillent à relier les êtres. La religiosité d'une personne peut être définie par l'équilibre qu'elle instaure entre les différents éléments constitutifs de la religion, et par la fréquence et la qualité des actes religieux (liants) qu'elle pose. L'histoire est le résultat cumulatif des liaisons établies par ces actes religieux créateurs dont les effets passent dans la culture et dans la civilisation. Tous les hommes qui ne sont pas les premiers hommes naissent dans un monde constitué par un nombre infini d'alliances et d'obligations, qui sont la contrepartie des avantages procurés par l'accumulation des biens au cours de l'histoire : celui qui ne contribue pas de quelque manière à accroître l'efficacité spirituelle de ces liens et qui se contente de profiter des biens, est un homme irrégulier, sa vie se définit par négation, par privation.

#### 39.3 Les religions

Les religions particulières doivent être définies en référence, premièrement à leur situation dans l'Histoire générale de la religion, qui est aussi celle de l'humanité; deuxièmement, au contexte chaque fois contemporain, - local, continental ou mondial; troisièmement, à l'équilibre qu'elles instituent entre d'une part, les fonctions religieuses de prophète, de prêtre et de roi, d'autre part, entre les niveaux primaire, secondaire et tertiaire du symbolisme; quatrièmement, à leur aptitude à intensifier la religiosité authentique de ceux qui y adhèrent et de ceux qui y sont éduqués.

Ainsi, il y a des « religions » de base : la volonté de lier la conscience au verbe et à l'amour et d'être esprit, la volonté de lier l'esprit au corps et à autrui, le consentement à l'altérité et aux liaisons qu'elle entraîne, c'est-à-dire le couple et la famille. C'est pour assurer ces liens fondamentaux qu'existent les religions qui comportent des institutions expressément «religieuses»: car, quand ces liens existent, la liberté vraie est promue et l'œuvre de la libération des libertés pour constituer la communauté des esprits progresse. Mais les « religions religieuses » sont nécessaires pour maintenir et promouvoir la liberté dans les sociétés évoluées où le grand nombre des liaisons et la masse des biens de civilisation menacent toujours d'aliéner les esprits. Notons enfin que la religion elle-même peut déchoir dans le « sacré », l'intouchable, le conservatisme à outrance, et servir de superstructure justificatrice à des possédants égoïstes. Quand la charité ne produit plus de liens nouveaux, alors se lèvent les prophètes, qui sont la conscience des groupes humains, afin que du verbe amour émane à nouveau la créativité et le mouvement d'alliance.